
3 1761 06742414 3





LA LÉGENDE DU CID CAMPEADOR



IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE
500 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
PAPIER JAPON

ALEXANDRE ARNOUX

LA LÉGENDE DU CID CAMPEADOR

D'APRÈS LES TEXTES
DE L'ESPAGNE ANCIENNE



L'ÉDITION D'ART
H. PIAZZA, 19, RUE BONAPARTE, PARIS

A MA FEMME.

A. A.



LA LÉGENDE DU CID CAMPEADOR



AVANT-PROPOS

Il y a plusieurs personnages du Cid, et qui ne concordent guère. Pour nous, Français, tout d'abord, le Rodrigue cornélien, grand seigneur adolescent, chevaleresque et passionné, sujet d'un Roi dont le règne est assuré, le domaine exactement circonscrit, la cour polie ; puis le héros romantique, paladin errant, pittoresque, emphatique un peu, comme l'ont vu Victor Hugo et Barbey d'Aurevilly. La légende nationale castillane se réduit, en ce qui concerne

notre public, aux amours contrariées de Chimène Gomez et du fils de don Diègue, à un duo sublime, mais limité, à un débat entre la passion et l'honneur. Ainsi, nous avons isolé, dans la vie du Cid, un incident qui a dévoré tout le reste, et nous en avons retranché l'inspiration terrienne, féodale et mystique, cette poésie rude et puissamment bornée, liée au sol, qui s'attache aux fondateurs de nations ou à ceux que l'imagination populaire, recréant la simplicité lyrique de l'histoire, chante comme tels.

La littérature espagnole, qui a foisonné autour du Cid Campeador, présente, elle aussi, des contradictions ; le cours du temps a modifié le visage du héros, à mesure que s'éloignait le souvenir des origines et que la couleur romanesque, les recherches du goût précieux adoucissaient la geste primitive. Dans les poèmes du XII[e] siècle, Rodrigue de Vivar, le vassal injuste-

ment exilé, entreprend l'unité contre le gré même du Roi, pousse les forces de la reconquête selon la volonté obscure de la race ; il rassemble ses bandes, conquiert son fief de Valence, pendant que Chimène élève ses filles au monastère. Pas de langueur et peu d'abandon ; l'énergie et la fidélité de la femme travaillent à la même œuvre que l'épée de l'homme ; le pathétique du récit jaillit de la monotonie, d'une tension continue, de la juxtaposition de sentiments élémentaires ; il n'existe peut-être pas de poésie plus haute, plus inaltérable que celle qu'aucune contrainte d'art n'a soumise encore et qui s'épanche sans se connaître.

Les premières romances montrent la même simplicité. Il n'est pas question ici de controverses amoureuses, ni de passion courtoise ; les héros vivent, familiers et réels : « J'ai tué ton père, dit Rodrigue à Chimène, mais non pas par crime, je l'ai tué d'homme à homme ;

je suis ici, à ton commandement et, au lieu de ton père mort, tu conquiers un mari honorable. » Le génie espagnol grave ces images de son origine dans des rythmes martelés, dans la langue la plus concise et la plus visuelle qui soit, qui a le mordant de l'eau-forte. Cependant, la littérature use les thèmes et les affadit peu à peu ; les romances perdent en signification profonde ce qu'elles gagnent en pointes et en arrangements ; les exercices de rhétorique de Sepulveda et de ses semblables encombrent les derniers recueils.

Nous avons tenté la tâche malaisée de donner une suite qui déroulât les événements principaux de la vie du Cid Ruy Diaz Campeador, de sa jeunesse jusqu'au delà de sa mort, quand, dans l'église de Saint-Pierre de Cardeña, il tire encore une fois son épée et convertit le juif Diego Gil. Nous avons puisé la plupart des pièces au Romancero, traduisant, de préférence, celles

qui nous paraissaient les plus anciennes ou formées d'éléments anciens sous une adaptation relativement moderne. Le *Poème du Cid* nous a fourni aussi quelques éléments que nous avons intercalés entre les romances, en essayant toutefois de ne pas rompre l'unité de ton de l'ouvrage. Très libre dans la composition, le découpage et l'agencement, nous nous sommes astreint à une stricte littéralité des textes ou des fragments choisis. Les beautés appartiennent aux vieux poètes, les fautes sont de nous. Que le lecteur les excuse en considération de notre bonne volonté.

A. A.



LA
JEUNESSE
DU CID





I

L'OFFENSE





IEGO Lainez songe au déshonneur de sa maison noble, riche et antique. Les longues années ont affaibli ses forces qui défaillent, aujourd'hui, pour la vengeance. Il ne peut dormir la nuit, ni goûter aux viandes, ni lever ses yeux de la terre, ni sortir de sa maison, ni même parler à ses proches craignant que ne les offense l'haleine de son infamie.

Combattu de ses angoisses hono-

rables, il tente le remède qui ne devait pas le décevoir, et fait mander ses fils. Sans prononcer une parole, il prend leurs tendres et nobles mains, non pour examiner les lignes de leur destinée, mais pour les serrer rudement. Malgré le temps et son poil blanchi, l'honneur prête des forces à son sang et à ses veines froides, à ses nerfs et à ses artères glacées, et il les étreint de telle sorte que les fils disent :

« Assez, Seigneur. Que veux-tu ? Que prétends-tu ? Lâche-nous, tu vas nous faire mourir. »

Quand il arriva à Rodrigue, toute espérance presque morte du fruit qu'il cherchait, son dernier fils, les yeux injectés de sang, pareil au tigre d'Hircanie, s'écria, plein de fureur et de courage :

« Lâchez, père, lâchez mes mains. Si vous n'étiez pas mon père, certes, je ne me contenterais pas de paroles, je vous arracherais les entrailles et

mon doigt me servirait de dague et de poignard. »

Le vieillard, pleurant de joie, dit : « Fils de mon âme, ta colère adoucit la mienne, ton indignation me comble. Ce courage, mon Rodrigue, emploie-le à la vengeance de mon honneur, perdu si tu ne le recouvres. »

Il lui apprend l'offense que le comte Lozano lui a faite, le bénit et lui donne une épée.





II

RODRIGUE ET LOZANO



RODRIGUE est pensif ; âgé de si peu d'années, il doit venger son père et tuer le comte Lozano. Son adversaire est puissant, suivi de mille partisans asturiens, dans la montagne ; à la cour de Fernand, Roi de Léon, sa voix passe les autres ; à la guerre, son bras est redouté. Tout cela lui paraît de peu de poids au regard de l'insulte, la première qu'ait soufferte le sang de Lain Calvo.

Rodrigue demande justice au ciel,

à la terre une aire où se battre, à l'honneur le courage. En naissant, l'homme noble est déjà accoutumé à mourir pour l'honneur. Il parle ainsi à son père qui ne peut plus avaler une bouchée ; car il ne s'est jamais mis à table, encore, étant offensé :

« Ne vous affligez pas, mon père, de l'affront que vous a fait le comte Lozano ; il ne savait pas que je vis. Les larmes que vous versez pénètrent dans mon âme goutte à goutte et s'y convertissent en rayons. Par le Dieu qui règne au ciel et par la foi que je suis né de vous, je vous vengerai ou je me tuerai moi-même. »

Il sort de la maison et, rencontrant le comte Lozano qui se promène, il s'écrie :

« Comte Lozano, vous estimez-vous vaillant parce que vous avez porté la main sur un vieillard, devant le Roi ? Saviez-vous que c'est mon père, descendant de Lain Calvo, et que ceux-là

qui ont des blasons honorables ne souffrent pas les offenses ? Vous avez frappé un homme sur qui Dieu seul a puissance, et aucun autre, puisque je suis son fils. Vous avez voilé sa noble face d'un nuage d'infamie ; mais je dissiperai le nuage avec la force du soleil ; et la tache qui souille sa gloire sera lavée dans votre sang. Vous avez mal agi, comte, et je vous nomme traître ; et je viens pour votre tête, car je l'ai promise. »

Le comte, méprisant Rodrigue, sourit :

« Va-t-en, petit garçon, si tu ne veux pas que je te fasse fouetter comme un page. »

Rodrigue répond avec colère :

« Le bon droit et la noblesse valent mieux que dix amis. »

Les coups qu'il porte sont terribles et sans remède. Il sépare la tête du corps de son ennemi et la saisit par les cheveux.

III

LA VENGEANCE



DIEGO Lainez est assis à table, pleurant ; il verse des larmes et songe à son affront. Transporté de douleur, le vieillard, inquiet, est dévoré d'angoisse et hanté de visions.

Quand Rodrigue arriva, portant, à bout de bras, la tête du comte, sanglante, empoignée par les cheveux, il tira son père par le bras et l'éveilla de son rêve, puis, plein de joie, il parla de la sorte :

« Voyez ici l'herbe mauvaise ; maintenant, vous pouvez manger. Ouvrez, père, les yeux, levez le front ; votre honneur est assuré, pur de toute tache, la vie vous rappelle d'entre les morts. Père, il y a des mains qui ne sont plus des mains, et cette langue n'est plus une langue. Je vous ai vengé, Seigneur, car la vengeance est certaine quand le bon droit se trouve du côté de celui qui s'arme pour elle. »

Rodrigue doute si le vieillard a tous ses esprits, s'il songe ou s'il veille. Mais non, il ne rêve pas et les pleurs brouillent sa vue. Enfin, il lève ses yeux que de nobles ombres aveuglent, il reconnaît son ennemi sous cette livrée de mort :

« Rodrigue, fils de mon âme, recouvre cette tête. Nouvelle Méduse, qu'elle ne me change en pierre, que mon cœur ne se brise pas d'allégresse avant que je te rende grâces. O comte

Lozano infâme, le ciel me venge de toi ; et mon bon droit, contre toi, m'a donné le bras de Rodrigue. Assieds-toi, mon fils, là où tu es, à la plus haute place, car celui qui m'apporte cette tête sera la tête de ma maison. »



IV

LES ROIS MORES



Les Rois Mores entrent dans la Castille, à grand vacarme; ils sont cinq, les Rois Mores, suivis de leurs gens. Ils passent près de Burgos, ils vont à Montes-Doca, à Belforado, à Saint-Domingue, à Najera et à Logroño ; sur leur passage, ils ont tout détruit. Ils font un butin de bétail, ils emmènent captifs beaucoup de chrétiens, beaucoup d'hommes et de femmes, des garçons et des filles aussi. Ils retournent à

leurs terres, comblés de richesses, car le Roi ni nul autre n'est sorti pour les combattre.

Quand Rodrigue apprend ces nouvelles à Vivar, dans son château, (c'est un jeune homme de peu d'années, à peine a-t-il vingt ans,) il monte sur Babieca, il appelle ses amis, il convoque les hommes de sa terre. Il donne l'assaut aux Mores, au château de Montes-Doca, il défait les Mores, il s'empare des cinq rois, il reconquiert le butin, il délivre les captifs. Puis il répartit la prise entre ceux qui l'ont suivi.

Il emmène les Rois prisonniers à Vivar, dans son château, et les confie à sa mère. Il les sort de la prison ; les Rois lui prêtent hommage et se reconnaissent pour vassaux. Ils bénissent Rodrigue de Vivar, louent sa vaillance, s'engagent à payer tribut. Puis, ils retournent dans leurs domaines et tiennent ce qu'ils ont promis.

V

CHIMÈNE



Le bon Roi était à Burgos, en train de dîner, quand Chimène Gomez vint se plaindre. Tout habillée de deuil, coiffée de dentelle noire, à genoux sur le sol, elle commence à parler :

« Roi, nous vivons en proie à une honte, moi et ma mère. A chaque jour qui se lève, je vois celui qui a tué mon père, chevauchant un cheval, portant au poing un épervier, ou d'autres fois un faucon quand il part à la chasse. Pour accroître l'offense, il l'a lâché

sur mon pigeonnier ; du sang de mes colombes, il a ensanglanté ma robe. Je lui ai adressé des reproches, il m'a menacée de me couper les jupes à l'endroit honteux, de faire violence à mes femmes, jeunes filles ou mariées. Un Roi qui ne rend pas justice ne doit pas régner, ni monter à cheval, ni chausser les éperons d'or, ni manger son pain sur une nappe, ni coucher avec la Reine, ni entendre la messe aux jours de fêtes, car il n'en est pas digne. »

Le Roi, entendant ces paroles, répondit ainsi :

« Puisse le Dieu du ciel me conseiller. Si je prends et tue Rodrigue, mes gentilshommes se révolteront ; si je dénie la justice, mon âme sera châtiée.

— Garde tes gentilshommes, Roi ; nul ne te les enlèvera, et celui qui a tué mon père, donne-le moi pour mari. Celui qui m'a fait tant de mal, qu'il me fasse maintenant du bien. »

Alors le Roi dit, écoutez bien son discours :

« J'ai toujours entendu conter, et je vois aujourd'hui que c'est vérité, que le cerveau des femmes est bâti d'étrange sorte. Chimène demandait le châtiment de Rodrigue, voici qu'elle veut l'épouser. Je l'accorde de bonne grâce, je vais lui envoyer une lettre pour le mander. »

Ces paroles à peine prononcées, la lettre part ; le messager qui la porte la donne au père de Rodrigue.

« Vous avez de mauvaises façons, Comte, que vous ne voulez pas perdre. Les lettres que le Roi vous envoie, refuserez-vous de me les montrer ?

— Ce n'est rien, mon fils, sinon que vous devez aller là-bas. Mais restez ici, mon fils, j'irai à votre place.

— Jamais Dieu n'a souhaité telle chose, jamais sainte Marie ne l'a commandée. Partout où vous irez, mon père, je marcherai devant vous. »

Rodrigue part en nombreuse compagnie, avec ses amis et ses parents. Tous sont nobles, armés d'armes neuves et vêtus des mêmes couleurs. Le Roi sort pour le recevoir, car il l'aime beaucoup, et il lui dit :

« Rodrigue, je vous remercie d'être venu ; voici Chimène Gomez qui vous réclame pour mari ; elle vous tiendra quitte de la mort de son père. Je vous prie de l'épouser ; je vous en saurai gré et je vous donnerai des terres. »

Rodrigue répondit :

« En ceci et en cela, Roi, ta volonté sera toujours accomplie. »





VI

LES NOCES



Les vieilles inimitiés, l'Amour les pousse dans l'oubli ; où l'Amour préside, toutes offenses s'effacent. Le Roi donna au Cid Valduerna, Saldaña et Belforado et Saint-Pierre de Cardeña. Un dimanche au matin, quand le clair soleil se leva, Rodrigue tint sa parole d'épouser Chimène.

Il porte des chausses à passe-poil violet, une chemise sans cordonnet ni dentelle, un pourpoint de drap noir, large de manches, étoffé, où son père

a sué trois batailles, un bonnet de drap fin garni d'une plume de coq, et son épée Tizona, dans une gaîne neuve. Chimène porte un collier de huit médailles avec un saint Michel en pendentif qui vaut une ville. Au moment de lui donner la main et l'accolade, quand Rodrigue voit sa fiancée si belle, il lui dit, troublé :

« J'ai tué ton père Chimène, mais non par crime ; je l'ai tué d'homme à homme pour venger une offense. Je t'ai tué un homme, je te rends un homme ; je suis ici, à ton commandement et, au lieu de ton père mort, tu acquiers un mari honorable. »

Il parle de la sorte ; à tous ce discours paraît juste ; ils louent sa prudence. Ainsi se firent les noces de Rodrigue et de Chimène.





VII

AU PALAIS DE BURGOS



Dans son palais de Burgos, en bon parrain, le Roi convie à un repas ses nobles filleuls. Ils sortent ensemble de l'église et tout le peuple les accompagne. Par la rue où ils vont, le Roi a fait élever un arc de triomphe qui lui a coûté plus de trente-quatre quartos. Des tapis ornent les fenêtres, des feuillages jonchent le sol ; il y eut Pelayo déguisé en taureau et son vêtement de drap rouge, et tous ceux qui le suivent, une danse d'écuyers, Antolin chevauchant un âne, à la

genette, Pelaez avec ses vessies fuyant devant les enfants. Le Roi envoya seize maravédis à un écuyer, costumé en diable, et qui épouvantait les femmes.

Le Roi donne la main à Chimène. Par les grilles et les fenêtres on lance tant de blé qu'il en recueille, dans son large bonnet, une poignée ; il en tombe mille grains dans le cou de Chimène, et le Roi essaie de les retirer. Jaloux, Suero dit à haute voix, et le Roi l'entend :

« Quelque gloire qu'il y ait à être Roi, je préférerais être la main. »

En récompense de ce trait galant, le Roi lui fait don d'un riche panache et prie Chimène de l'embrasser, à la maison. Le Roi marche, parlant à Chimène qui se tait, car le silence est plus discret que la discrétion même. Enfin, ils arrivent au palais et le Roi invite les convives à se mettre à table.

LE ROI FERNAND



I

LE LÉPREUX





ODRIGUE de Vivar va en pèlerinage à Santiago ; il a pris congé de Fernand, Roi de Castille, qui lui a fait beaucoup de présents en plus de ceux qu'il lui avait promis. Il emmène avec lui vingt vassaux ; il répand l'aumône sur son chemin ; il donne à manger aux pauvres et à ceux qui tiennent pauvreté. Suivant sa route, il entend la grande plainte que pousse un lépreux au milieu d'un marécage, implorant qu'on l'en tire pour

l'amour de Dieu et de sainte Marie.

Quand Rodrigue l'entendit, il s'en vint près du lépreux, il arrêta son cheval, il sauta à terre, il mit le lépreux sur sa selle, il l'assit devant lui. Ils arrivèrent à l'auberge où ils gîtaient ce jour-là ; ils se sont assis à table, ils mangent à la même écuelle. Les compagnons de Rodrigue éprouvent une grande colère à voir comment il agit ; ils ne veulent plus demeurer là, ils vont à une autre auberge.

Rodrigue et le lépreux se couchent dans le même lit. A minuit, comme Rodrigue dort, le lépreux lui souffle sur les épaules, si rudement, que le souffle sort par sa poitrine. Il s'éveille épouvanté, il cherche le lépreux, il ne le trouve pas dans son lit ; il crie et demande de la lumière, on cherche en vain, on n'aperçoit pas le lépreux. Rodrigue se remet au lit, songeant à ce qui pourrait lui advenir, lorsqu'il voit un homme qui vient à lui,

vêtu de drap blanc, et qui lui dit : « Dors-tu ou veilles-tu, Rodrigue ?

— Je ne dors pas, répond-il, mais dis-moi qui tu es, toi qui resplendis tant.

— Je suis saint Lazare, et je viens te parler ; je suis le lépreux que tu as, pour l'amour de Dieu, secouru. Rodrigue, Dieu t'aime, il t'accorde le succès pour tes entreprises, batailles ou autres ; tu les accompliras à ton honneur et ta gloire s'accroîtra chaque jour. Tu seras craint de tous, Chrétiens ou Mores ; tes ennemis ne pourront t'arrêter, tu mourras honorablement, non vaincu, mais vainqueur ; Dieu t'envoie sa bénédiction. »

Ayant prononcé ces paroles, le Saint disparut. Rodrigue se leva, s'agenouilla et rendit grâces au Dieu du Ciel et à sainte Marie ; et il resta en prières jusqu'à l'aube. Ensuite il alla à Santiago, acheva son pèlerinage et, de là, rejoignit Calahorra où était le bon Roi.

II

CALAHORRA



Une dispute s'est élevée, au sujet de la ville de Calahorra, entre le bon Roi de Léon, nommé Fernand Premier, et Ramiro d'Aragon, dont le règne est fameux ; chacun des deux Rois prétend que la ville lui appartient. Pour mettre un terme aux guerres et au carnage, les Rois ont convenu de faire combattre deux champions ; le Roi du cavalier vainqueur aura la ville en son pouvoir. Fernand a choisi Rodrigue de Vivar,

l'Illustre ; Ramiro a désigné Martin Gonzalès, homme de grand cœur. Armés tous deux, ils entrent dans le champ clos ; ils se choquent rudement et brisent leurs lances ; ils échangent de mauvais coups et reçoivent des blessures. Martin dit à Rodrigue, il lui parle de la sorte :

« Rodrigue, vous avez été effronté d'entreprendre contre moi cette bataille ; vous en sortirez mal payé et votre tête demeurera à cette place. Vous ne reverrez plus la Castille, ni Vivar, votre terre, et vous ne reposerez plus au côté de Chimène, bien que vous l'aimiez et qu'elle vous aime. »

Rodrigue répond avec colère :

« Vous êtes, Martin, un bon cavalier, tenez-le pour dit ; mais les paroles que vous venez de prononcer ne sont pas d'un homme vaillant ; car ce combat que nous menons doit se livrer à la force de nos membres et non à coups de paroles vaines. L'issue

en réside dans la main de Dieu et il donnera la gloire à celui qui lui paraît digne. »

Il dit et il s'élance sur son adversaire, lui assène maintes blessures ; il le jette à terre, descend de son cheval et lui coupe la tête ; il essuie le sang de son épée. Puis, à genoux sur le sol, les mains levées vers le ciel, il rend grâces à Dieu de cette victoire et il interroge les juges :

« Y a-t-il quelque chose de plus à faire pour que Calahorra appartienne à mon Maître ?

— Non, répondent unanimement les juges, non, car dans ce combat le bon droit s'est dérobé devant Ramiro qui prétendait à Calahorra. »

Fernand embrasse Rodrigue ; le Roi l'aime et tous le louent.



III

LE SIÈGE DE COÏMBRA



Le Roi Fernand tient Coïmbra assiégée ; le siège dure depuis sept ans ; il ne l'a jamais levé, car c'est une ville très forte, bien munie de tours, bien remparée.

Il n'y a plus de viande dans le camp ; ils ont tout mangé. Le Roi va lever le siège quand les moines du monastère nommé Lormano arrivent près de lui. A grande peine, ils ont cultivé le blé, le millet et les légumes ; ils offrent le tout au Roi et lui promettent, s'il ne lève pas le siège, qu'ils

lui donneront de la viande à suffisance. Le Roi les remercie et il répartit les vivres entre ses compagnies.

Pendant que durait le siège, un pèlerin arriva de Grèce, qui allait prier saint Jacques ; il se nommait Astiano et avait titre d'évêque. Un jour, il entendit conter que l'apôtre saint Jacques entrait parfois dans les combats contre les Mores, armé et à cheval. L'évêque qui entendit cela n'en voulut rien croire :

« Ne le prétendez pas chevalier, dit-il, ce n'était qu'un simple pêcheur. »

Et l'évêque, opiniâtre et incrédule, alla se mettre au lit. Or, comme il dormait, saint Jacques lui apparut, le visage joyeux et des clefs dans la main ; il dit :

« Tu as bafoué ceux qui me nommaient chevalier, et tu n'as pas cru à leur parole. Je viens ici te convaincre pour que tu ne doutes plus. Je suis chevalier du Christ, protecteur des

Chrétiens contre la puissance des Mores. »

Alors un cheval apparut, très beau et tout blanc, et saint Jacques le chevaucha, armé de toutes armes, étincelant, et il se porta au secours du Roi Fernand qui était sous Coïmbra depuis sept années.

« Avec ces clefs mêmes, dit-il, que je tiens en mes mains, j'ouvrirai les défenses de la ville et, demain, à l'aube, je la livrerai au Roi qui l'assiège. »

Et le lendemain, à l'heure dite, il livra la ville au Roi.

La mosquée qui s'y trouvait fut consacrée au nom de sainte Marie, et Rodrigue de Vivar y fut armé chevalier. Le Roi le ceignit de l'épée, lui donna le baiser de paix sur la bouche, et il ne le souffleta pas comme il faisait aux autres ; la Reine, pour l'honorer, lui offrit un cheval, et l'Infante doña Urraca lui chaussa les éperons.

IV

LE CID RUY DIAZ



Rodrigue de Vivar était à Zamora, à la cour du Roi Fernand, père du malheureux roi que l'on appela don Sanche, quand arrivèrent les messagers des Rois, ses tributaires. Ils lui dirent humblement :

« Rodrigue, vers toi nous dépêchent les Rois, tes vassaux, pour te payer le tribut où ils se sont engagés. En signe de bonne amitié, nous t'apportons, en plus, vingt chevaux blancs comme l'hermine, vingt gris pommelés, trente moreaux et autant d'alezans,

avec tous leurs harnachements de cuir doré ou argenté. Voici pour doña Chimène deux pierres d'hyacinthe très précieuses, des joyaux et des coiffures et, pour vêtir tes gentils-hommes, deux coffres de soie. »

Rodrigue répondit :

« Amis, votre message se trompe d'adresse, car je ne suis pas le Maître là où se trouve le Roi Fernand ; tout lui appartient, rien n'est à moi ; je suis son plus humble vassal. »

La modestie de Rodrigue plut beaucoup au Roi et il dit aux messagers :

« Apprenez à vos Maîtres que, quoique leur suzerain ne soit pas Roi, il siège ici, comme un Roi, et que tout ce que je possède, c'est Rodrigue qui me l'a conquis, et que je suis content d'avoir un si bon vassal. »

Rodrigue renvoya les messagers aux Rois Mores, avec des présents. Et, à partir de ce jour, on le nomma le Cid Ruy Diaz.

V

ABDALLA LE MORE



Par la vallée de las Estacas, le bon Cid passe ; il laisse à main gauche la ville de Constantina. Il chevauche Babieca, tenant sa lance : il cherche le More Abdalla contre lequel il est courroucé. Heurtant le poitrail, au sommet de la colline, le soleil donne sur son armure. Comme il étincelle, le Cid !

Il voit venir Abdalla le More dans une plaine qui s'étend là, armé de fortes armes, vêtu de riches habits. Le Cid l'appelle, criant de la sorte :

« Attends-moi, More Abdalla, ne te montre pas couard. »

Au cri que pousse le Cid, le More répond :

« Voici longtemps, bon Cid, que j'espérais ce jour. Il n'y a pas d'homme né dont je me cache ; depuis mon enfance, j'ai toujours fui la couardise.

— Il te servirait de peu de te vanter, More Abdalla ; mais si tu es celui que tu prétends, l'heure approche d'employer ton courage et ta valeur. »

Disant ces paroles, le Cid fonça sur le More, il le frappa de sa lance et le désarçonna, et il lui coupa la tête, courtoisement.





VI

LE PAPE VICTOR



Le siège de saint Pierre, le Pape Victor l'occupait; l'Empereur Henri s'humilia devant lui et dit :

« Devant vous, saint Père, je dépose ma plainte contre Fernand, roi de Castille et de Léon. Tous les Chrétiens reconnaissent ma suzeraineté; celui-là seul ne me reconnaît pas et ne me paie pas tribut. Contraignez-le, saint Père, à entrer dans mon vasselage. »

Le Pape consentit à ce que souhaitait l'Empereur Henri et envoya l'ordre à Fernand de payer tribut ; sinon il lèverait contre lui une croisade pour le forcer à l'obéissance. Tous les Rois qui assistaient au Conseil défièrent le Roi Fernand, s'il ne se soumettait pas.

Fernand, quand il lut les lettres, en fut très fâché, craignant bien des maux pour ses royaumes. Il demanda secours à ses nobles et ils lui conseillèrent d'obéir au Pape pour éviter le malheur à ses royaumes et la guerre contre les Rois qui l'avaient défié.

Le Cid n'assistait pas à l'assemblée ; il était allé rendre visite à Chimène Gomez, sa femme bien-aimée. Il arriva à la fin ; le Roi lui conta ce qui était arrivé et lui demanda son avis sur ce qu'il convenait de faire. Le Cid, quand il entendit cela, fut touché au cœur ; il exposa sa pensée au Roi et parla de cette manière :

« Roi Fernand, vous êtes né en Castille, dans un temps libre. Si, sous votre règne, le royaume se soumet à un tribut, qui jamais n'a été encore levé, ce sera un grand déshonneur pour nous ; tout l'honneur que Dieu nous a donné, vous le perdez d'un coup, en y consentant. Qui vous a conseillé de vous soumettre n'aime pas votre gloire ; il n'est pas un bon vassal, celui qui vous obéit. Envoyez votre message au Pape et à sa cour ; défiez tous ces Rois de votre part et de la mienne. Les Rois de Castille ont conquis leur royaume ; personne ne les a aidés à battre les Mores ; il leur en a coûté beaucoup de sang ; je préférerais mourir que de payer un tribut qui n'est dû à personne. »

Le Roi approuva les paroles du Cid. Au Pape il envoya un message le suppliant de ne pas se mettre du côté de l'injustice contre le bon droit.

Il défia l'Empereur Henri et tous ceux de son parti et il leur annonça qu'il irait les attaquer.

Huit mille neuf cents cavaliers s'avancèrent ; les uns appartenaient au Roi, les autres au Cid ; Rodrigue commandait toute l'armée. Ils passèrent le port d'Aspe, et à leur rencontre marcha Raymond, comte de Savoie, avec beaucoup de cavalerie. Il livra bataille au Cid ; la bataille fut meurtrière, mais le Cid remporta la victoire et jeta le comte en prison. Il le délivra, gardant pour otage sa fille et, d'elle, le Roi Fernand eut un fils qui se nomma don Fernand et fut cardinal du royaume de Castille.

Don Rodrigue Diaz livra une autre bataille où il vainquit l'armée de France. Quand les Rois et les Empereurs et toutes leurs cours voient le grand carnage que fait le Cid, ils implorent le Pape pour qu'il écrive

au Roi Fernand de retourner en Castille ; ils renoncent à leur tribut, car la puissance du Cid, nul ne peut la briser.

Le Roi reçut la lettre ; il retourna dans sa terre, plein de contentement, et il récompensa le Cid.





VII

LE CONCILE



Le saint Père a convoqué un concile à Rome. Pour obéir au Pape, le noble Roi Fernand s'en va à Rome, accompagné du Cid. Après un rapide voyage, ils arrivent, et le Roi, très courtoisement, baise la main du Pape, ainsi que le Cid et les chevaliers, les uns après les autres. Rodrigue entra à l'Eglise Saint-Pierre et là, vit les sept sièges des sept rois Chrétiens, le siège du Roi de France à côté de celui

du saint Père, et celui du Roi, son maître un degré plus bas. Il donna un coup de pied au siège du Roi de France, qui était d'ivoire, et se brisa en quatre morceaux ; puis il prit celui de son Maître et le plaça au plus haut degré. Alors un duc parla ainsi :

« Maudit sois-tu, Rodrigue, et que le Pape t'excommunie ! Tu as insulté un Roi, le meilleur et le plus glorieux. »

Rodrigue lui répondit :

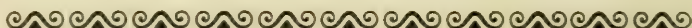
« Laissons là les Rois, duc, et si vous vous estimez offensé, que la querelle soit débattue entre nous, de vous à moi. »

Il s'approcha du duc et lui donna une rude poussée ; le duc ne répondit rien. Le Pape, quand il apprit cela, excommunia le Cid. Rodrigue de Vivar se prosterna devant le saint Père :

« Absolvez-moi, dit-il, Pape, sinon, vous serez blâmé. »

Le Pape répondit fort sagement : « Je t'absous, Ruy Diaz, je t'absous de bon gré, à condition que, dans ma cour, tu te montres toujours courtois et mesuré. »





VIII

LA LETTRE DE CHIMENE



Dans les jardins de Burgos, Chimène attend Rodrigue ; elle est enceinte et proche de la délivrance. Un dimanche matin, baignée de tendres larmes, elle prit la plume et écrivit à son mari mille plaintes désespérées, mille plaintes à mollir des entrailles de marbre. Ensuite, pleurant toujours, elle écrivit au noble Roi don Fernand une lettre dont voici la teneur :

« A vous, mon Seigneur et mon Roi, le bon, le fortuné, le grand, le conquérant, le reconnaissant, le sage, la fille

du comte Lozano, à qui vous avez donné un époux, par moquerie sans doute, votre servante Chimène envoie son salut, de Burgos où elle vit, misérable. Puisse Dieu mettre un terme à vos chevauchées et à vos conquêtes !

« Pardonnez-moi, Seigneur, si je ne parle pas comme je le devrais ; mais le ressentiment que je nourris contre vous, je ne puis plus le dissimuler. Quelle loi divine vous permet, quand vous poursuivez les guerres, de tenir séparés si longtemps les époux ? Sur quel droit vous fondez-vous pour faire d'un homme doux et caressant un lion farouche ? Vous le tenez en laisse de jour et de nuit et vous ne me le lâchez qu'à peine une fois par an. Quand il me rend visite, son cheval est tout sanglant ; et à peine Rodrigue est-il dans mes bras qu'il s'endort et rêve de batailles. Dès la pointe de l'aube, ses officiers l'appellent et il s'en retourne au camp.

Je vous ai demandé, jadis, Rodrigue pour me tenir lieu de père et d'époux. Je n'ai ni l'un ni l'autre; je pleure mon mari vivant, puisque vous me l'avez enlevé, comme s'il était mort. Si c'est pour honorer Rodrigue, certes il possède de l'honneur en suffisance; il n'a pas encore de barbe et cinq rois lui paient tribut.

Je suis enceinte, Seigneur; j'entre dans le neuvième mois. Les larmes que je verse vont-elles empêcher mon fruit? Permettrez-vous que se gâte le gage du meilleur vassal qui ait jamais porté les croix rouges ou baisé la main d'un roi?

Répondez-moi franchement, de votre propre main; je paierai l'étrenne au messager. Brûlez ma lettre; que nul ne la voie, car il ne manque pas d'esprits malicieux, dans votre palais, qui pourraient m'en faire grief. »





IX

LA RÉPONSE DU ROI



A dix heures le Roi répondit, de sa propre main, à la lettre de Chimène. Avant de mettre au bas de la page la croix, les quatre points et le trait, il écrivit ce qui suit :

« A vous Chimène, la noble femme d'un mari glorieux, l'humble, la prudente, et qui attend pour bientôt ses couches. Le Roi ne trouve nul excès dans vos paroles et vous envoie son salut et l'assurance de son amour.

Vous me dites que je suis un méchant Roi, que je démarie les époux, que pour étendre mes gains je n'ai cure de vos peines, que vous avez sujet de vous plaindre de moi, que je ne lâche votre mari qu'une fois l'an et que, quand je vous l'abandonne, telle est sa fatigue, qu'au lieu de vous caresser il s'endort entre vos bras.

Si je vous enlevais votre époux au profit de mes seules amours, vos reproches ne manqueraient pas de fondement ; mais si je vous l'ôte pour combattre les Mores voisins, je ne vous cause nul dommage. Si vous n'étiez pas enceinte, je croirais volontiers ce que vous m'avez conté, qu'il dort entre vos bras ; mais si votre jupe s'arrondit, comment le croirais-je ? Il n'a pas tellement dormi, puisqu'il attend un héritier. Et si à vos premières couches, un époux ne vous assiste pas, le Roi saura vous

dédommager et vous fera cent mille cadeaux.

N'écrivez pas à Rodrigue de venir; car au premier roulement du tambour, il serait forcé de vous quitter. Si je ne l'avais pas mis à la tête de mes armées, vous ne seriez qu'une Dame, il ne serait qu'un gentilhomme. Vous me dites que Rodrigue a cinq Rois pour vassaux. Plût à Dieu qu'au lieu de cinq, ils fussent cinq fois quatre. Mes biens et les vôtres compteraient moins d'ennemis.

Vous me dites de livrer aux flammes la lettre que vous m'écrivez; si elle contient des hérésies, elle est digne du feu, mais si elle contient des sentences dignes des sept sages, je la garde pour mes archives. Et pour que vous conserviez la mienne et ne la déchiriez pas en morceaux, à celle ou celui que vous portez, je promets, si c'est un fils, une épée et un cheval et deux mille maravédis pour aider à sa

dépense ; si c'est une fille, une dot, déposée au jour de sa naissance, de quarante marcs d'argent.

Je prie la Vierge, Chimène, de vous aider dans les périls de l'enfantement. »



LE SIÈGE DE ZAMORA



I

DOÑA URRACA





IL est tout dolent le Roi, le Roi don Fernand ; il est couché, les pieds tournés vers l'Orient et un cierge à la main.

A son chevet, se tiennent les archevêques et les prélats, à sa droite sont ses quatre fils, les trois légitimes et le bâtard, archevêque de Tolède, Maître de Saint-Jacques, Abbé de Saragosse, Primat d'Espagne.

« Fils, lui dit le Roi Fernand, si je

n'allais mourir, vous fussiez devenu Pape, mais avec les richesses que je vous laisse, vous pourrez atteindre le Saint-Siège. »

Alors entra Urraca, fille de Fernand, et tournée vers son père, elle parla de la sorte :

« Vous allez mourir, mon père ; que saint Michel ait votre âme ! Vous avez distribué vos terres selon votre bon plaisir ; vous avez donné la Castille à don Sanche, le royaume de Leon à don Alfonse, la Biscaye à don Garcia. Et moi, parce que je suis femme, vous me déshéritez. J'errerai donc sur vos terres, et je livrerai mon corps à mon gré, aux Mores pour de l'argent, aux chrétiens pour le plaisir. Ce que je gagnerai, je l'emploierai pour le bien de votre âme. »

Le Roi interrogea :

« Quelle est celle qui parle ainsi ? »

L'Archevêque répondit :

« Votre fille, doña Urraca.

— Taisez-vous, fille, taisez-vous. Ne prononcez pas de telles paroles. Une femme qui les prononce mérite d'être brûlée. Là-bas, dans la Vieille Castille, j'ai oublié un coin, une ville qui a pour nom Zamora, Zamora la bien entourée. D'un côté la borne le Douro, de l'autre la Roche Taillée, de l'autre le pays des Mores. C'est un bien précieux, ma fille, et je vous le donne. Celui qui vous le disputerait, que ma malédiction l'accable ! »

Tous disent « Ainsi soit-il ! » sauf don Sanche, qui se tait.





II

DON SANCHE



Don Sanche régnait en Castille, son royaume ; son frère don Garcia en Galicie et Alfonse en Leon. Don Sanche mène la guerre contre don Garcia, il lui dispute son héritage ; les Rois ont livré une grande bataille, beaucoup d'hommes sont morts, et Garcia a fait prisonnier don Sanche.

Il le donne à garder à six de ses cavaliers, puis il chevauche en avant de sa troupe. Sanche supplie les cava-

liers de le laisser échapper, il leur promet des présents, des richesses à foison ; mais tous refusent de désobéir à leur Roi.

Alors le bon Cid arriva avec trois cents cavaliers, tous gentilshommes ; il tua les six gardes et livra une autre bataille aux Galiciens. Don Garcia fut enchaîné et jeté dans le château de Luna.

Puis don Sanche attaqua Alfonse qui régnait en Leon et qui s'enfuit à Tolède où le reçut le More Ali Maimon. Et don Sanche marcha sur Zamora.

Il conduit une forte armée avec lui, car il désire beaucoup cette ville. Le Cid chevauche en sa compagnie et le Roi parle de la sorte :

« La ville est solidement assise sur la Roche Taillée, munie de bonnes murailles, fournie de tours en abondance, défendue par le Douro, merveilleusement forte et imprenable,

quand toutes les armées du monde l'assiégeraient. Si ma sœur Urraca me la donnait, je la préférerais à toute l'Espagne.

Cid, mon père vous a élevé, il vous a bien traité ; il vous a fait chef de sa maison, il vous a armé chevalier à Coïmbra, quand la ville fut conquise sur les Sarrasins. Sur son lit de mort, à Cabezon, il vous a recommandé à moi et à mes frères. Je vous ai nommé chef de ma maison ; je vous ai donné une vaste terre qui vaut mieux qu'un comté, la meilleure de Castille.

Je vous prie, don Rodrigue, d'aller à Zamora et de porter mon message à doña Urraca, ma sœur. Dites-lui de me livrer sa ville ; je lui donnerai en échange, à son gré, Medina de Rioseco avec tout son apanage, Villalpando et sa terre ou Valladolid la riche, ou Tiedra, qui est un bon château ; et je jurerai ma foi, avec douze vassaux. Si Urraca n'y consent pas,

je prendrai Zamora par la force. »

Le Cid baise la main au Roi et prend congé ; puis il chevauche vers Zamora tristement, car le message ne lui convient guère.





III

ZAMORA



LE Cid entre à Zamora ; doña Urraca le reçoit courtoisement, et il remplit son message. Doña Urraca, en l'entendant, verse beaucoup de larmes.

« Infortunée ! Don Sanche n'a pas tenu sa parole, qu'il avait donnée à mon père. A peine avait-on mis le roi Fernand en bière, qu'il prenait toute sa terre à don Garcia et le jetait dans la prison où il gît encore comme un voleur. Il a usurpé le royaume d'Alfonse mon frère, qui a fui à

Tolède, où il est aujourd'hui avec les Mores. Et maintenant il veut m'arracher Zamora. Ma peine est grande ; don Sanche sait bien que je suis femme et que je ne peux lutter contre lui ; mais, en secret, ou en public, je lui ferai donner la mort, comme il le mérite. »

Alors Arias Gonzalo se leva et dit :

« Ne pleurez pas, Madame ; je vous demande en grâce de ne pas tant vous affliger. Réunissez vos vassaux, exposez-leur ce que le Roi demande. S'ils y consentent, livrez la ville au Roi, et s'il leur convient de résister, nous mourrons en la défendant, comme nous l'ordonne notre devoir de gentilshommes. »

La Reine trouva le conseil bon. Ses vassaux jurèrent de mourir jusqu'au dernier à Zamora avant d'y laisser entrer le Roi. Avec cette réponse le Cid retourna vers don Sanche, qui se mit en colère.

« Vous leur avez conseillé, Cid, de ne pas me donner la ville, parce que vous y avez été élevé. N'était l'amour que mon père vous portait, je vous ferais pendre sur le champ. Mais, d'ici neuf jours, je vous ordonne de sortir de mes terres et du royaume de Castille. »





IV

LE RETOUR DU CID



Le Cid retourna dans sa terre, puis il partit pour Tolède où s'était réfugié don Alfonse. Le comte et les nobles dirent au Roi don Sanche qu'il ne devait pas perdre un vassal tel que le Cid Ruy Diaz, de tant de valeur et de prix.

Le Roi suivit leur conseil et il envoya Diego Ordoñez mander au Cid qu'il revienne, lui promettant de ne pas lui garder rancune et de le faire le premier de ceux qu'il avait dans sa maison.

Ordonez rejoignit le Cid et accomplit son message. Le Cid interrogea ses amis, s'il devait se conformer à la volonté du Roi. Ils lui conseillèrent de retourner à la Cour, puisque don Sanche effaçait tout grief.

Le Roi, quand il sut que le Cid arrivait, alla à sa rencontre à deux lieues, avec cinquante hommes de suite. Le Cid, quand il vit le Roi, descendit de Babieca et lui baisa les mains. Tous les castillans en eurent grande joie.



V

LA FLÈCHE



Zamora est assiégée. D'un côté la cerne le Roi, de l'autre l'attaque le Cid. Du côté où le Roi la cerne, Zamora ne faiblit pas. Du côté où le Cid l'attaque, Zamora va succomber. Doña Urraca, dans un tel péril, se mit à la fenêtre d'une tour à demi abattue et parla ainsi :

« Hors d'ici ! Hors d'ici ! Rodrigue. Ne te souviens-tu pas du bon temps passé ? Tu fus armé chevalier à l'autel de saint Jacques ; le Roi fut ton parrain et toi, Rodrigue, tu étais

le filleul. Mon père te donna les armes, ma mère te donna le cheval ; je t'ai chaussé les éperons pour que tu reçoives plus d'honneurs. J'aurais voulu me marier avec toi ; mes péchés ne l'ont pas permis. Tu as épousé Chimène, fille du comte Lozano. Avec elle tu as eu l'argent ; avec moi, tu aurais eu le pouvoir ; l'argent est une bonne chose, mais le pouvoir vaut mieux. Tu t'es bien marié, Rodrigue, tu aurais été mieux marié ; tu as dédaigné la fille du Roi pour prendre celle d'un vassal. »

Entendant cela, Rodrigue demeura troublé, puis il cria aux siens :

« Hors d'ici ! Hors d'ici ! mes amis, hommes de pied et de cheval. De cette tour on m'a tiré une flèche, une flèche qui m'a traversé le cœur. »



VI

LE TRAITRE



Le bon Arias Gonzalo avise le Roi don Sanche, du haut du rempart. Il parle ainsi, l'homme loyal :

« Prends garde, prends garde, roi don Sanche ; ne dis pas que tu n'as pas été averti. Un traître vient de sortir de Zamora, il se nomme Vellido Dolfos, fils de Dolfos Vellido. Il a commis quatre trahisons déjà et celle-ci sera la cinquième. Si le père fut un grand traître, le fils est plus traître encore. »

Le camp retentit de clameurs ; don

Sanche a été blessé ; Vellido Dolfos l'a tué ; il a commis la grande trahison. Et maintenant qu'il a frappé à mort le Roi, il entre à Zamora par une porte dérobée et il parcourt les rues à grands cris :

« Il est temps, doña Urraca, d'accomplir votre promesse. »





VII

DIEGO ORDOÑEZ



Le Roi don Sanche gît sur son lit de mort, traversé d'un javelot. C'est grand' pitié de le voir ; toute la fleur de Castille pleure et Rodrigue éprouve plus de douleur que tous les autres. Versant les larmes de ses yeux, il parle de cette manière :

« Roi don Sanche, mon Seigneur, funeste fut le jour où tu entrepris le siège de Zamora, contre mon gré. Qui te le conseilla, Roi, ne craignait ni Dieu ni les hommes, car il t'a poussé

à enfreindre la loi de chevalerie. »

Alors, le Cid cria à haute voix :

« Que s'offre un chevalier, avant la fin du jour, pour défier Zamora et venger la trahison ! »

Tous approuvent Rodrigue, mais personne ne sort du camp ; ils craignent tous Arias Gonzalo et ses quatre fils, jeunes gens de valeur, forts et renommés. Ils regardent le Cid pour voir s'il se présentera. Mais celui-ci dit :

« Vous savez que je ne peux m'armer contre Zamora, car je l'ai juré. Mais je vous donnerai pour champion de Castille un chevalier tel que nul ne s'apercevra que je fais défaut. »

Diego Ordonez qui était aux pieds du Roi se leva. C'est le premier des Lara et le meilleur de Castille. Il parla d'une voix furieuse et rauque :

« Puisque le Cid a juré ce qu'il ne devait pas, nul besoin qu'il désigne un champion. Mais, si vous voulez,

je défierai Zamora, aventurant mon corps et risquant ma vie qui appartient au Roi, comme celle de tout bon vassal. »

Diego Ordoñez chevaucha hors du camp, armé de pièces doubles, monté sur un cheval moreau. Il va défier les gens de Zamora pour la mort de son cousin qu'a tué Vellido Dolfos, fils de Dolfos Vellido.

« Je vous tiens, gens de Zamora, pour traîtres et félons. Je lance mon défi aux morts et aux vivants, aux hommes et aux femmes, à ceux nés ou à naître, aux grands et aux petits, au bétail et aux poissons et aux eaux de la rivière. »

Alors lui dit Arias Gonzalo :

« Quelle faute commirent les vieux et quelle faute les enfants ? Quel blâme méritent les femmes et ceux qui ne sont pas nés ? Pourquoi défies-tu les morts, le bétail et les rivières ? Vous savez bien, Diego Ordoñez, que

celui qui lance un défi total, doit combattre cinq hommes. »

Ordoñez lui répondit :

« Vous êtes tous des traîtres. »



VIII

LE DUEL



ARIAS Gonzalo sort par la porte avec ses quatre fils à ses côtés ; il veut combattre le premier, car il n'a été pour rien dans la mort de don Sanche et dans la trahison de Vellido ; il préférerait s'exiler en Afrique que demeurer vaincu dans le champ et passer pour félon. Les hommes crient sur son passage :

« Que le mauvais feu nous brûle, comte, si quelqu'un, à Zamora, a participé au meurtre. Vellido Dolfos a

5.

agi de son propre chef. Allez en sûreté et confiance et que Dieu vous accompagne. »

Il veut combattre le premier, le vieil Arias Gonzalo, mais l'Infante Urraca l'en détourne, pleurante et les cheveux défaits :

« Je vous prie, bon Comte, de renoncer à cette bataille ; vous êtes vieux et fatigué ; ne m'abandonnez pas seule au monde, toute ma terre assiégée.

— Laissez-moi aller, Madame, car j'ai été défié et on m'a appelé traître. »

Les chevaliers se joignent à l'Infante ; tous le supplient de renoncer à la bataille. Quand le comte entend cela, sa douleur en est doublée ; il appelle son premier fils, il lui donne ses armes et son bouclier, son épée et son cheval.

Après que le premier fils eut été tué par Diego Ordoñez, Arias Gonzalo envoya le second. Et quand le second

gît sur l'herbe, le comte appelle le troisième :

« Va, mon fils aimé ; agis en bon chevalier ; soutiens la vérité, comme ton devoir te l'ordonne ; venge la mort de tes frères ; Dieu t'aidera. »

Le troisième arrive à la barrière ; il s'élance sur Diego Ordoñez ; il le blesse à l'épaule et au bras ; Don Diego le frappe à la tête et touche le casque ; mais le fils d'Arias Gonzalo atteint le cheval qui emporte son cavalier et fuit à travers le champ clos.

Ainsi finit la bataille sans qu'il soit démontré quels sont les vainqueurs, ceux de Zamora ou ceux du Roi. Don Diego veut reprendre le duel, mais les arbitres ne le lui permettent pas.





IX

ARIAS GONZALO



Par la poterne qui n'a jamais été fermée, j'ai vu venir un étendard vermeil et trois cents cavaliers. Au milieu des cavaliers vient un monument armé, et dans le monument deux cercueils, et dans les cercueils les cadavres des fils d'Arias Gonzalo.

Cent jeunes filles pleurent, toutes filles de gentilshommes, toutes leurs parentes au troisième ou quatrième degré ; les unes les appellent cousins, les autres frères, les autres oncles, les autres beaux-frères. Plus que

toutes pleure l'Infante Urraca. Le vieil Arias Gonzalo les console :

« Pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi poussez-vous de tels gémissements ? Ne pleurez pas ainsi, Dames, il n'y a pas lieu de pleurer. On m'a tué deux fils ; ici il m'en reste deux. Ils ne sont pas morts dans les tavernes, ni jouant aux tables ; ils sont morts pour Zamora, défendant votre honneur. Ils sont morts comme des chevaliers, combattant avec leurs armes. »



LA CONQUÊTE DE VALENCE





I

LE ROI ALFONSE





LFONSE était à Tolède, Alfonse qui ne songeait pas à régner; don Sanche l'a chassé pour le dépouiller de son royaume. Doña Urraca envoya des messagers à don Alfonse; les nouvelles qu'ils portaient le remplirent de joie :

« *Roi Alfonse, Roi Alfonse, on nous*

envoie pour t'appeler. Ceux de Castille et de Leon t'ont fait Roi, à cause de la mort de don Sanche que Vellido a tué. Seul, parmi tous, Rodrigue refuse de t'accepter, car il aimait beaucoup le Roi. Et il exige que tu jures que dans cette mort, Seigneur, il n'y a pas de ta faute.

— Vous arrivez à propos, messagers, mais cachez-vous bien, car si le Roi More savait ceci, il nous retiendrait prisonniers. »

Le Comte Paranzulès leur donna ce bon conseil de ferrer à rebours leurs chevaux. Ils franchissent le mur, ils sortent de la cité, ils vont en Castille où on les attend.

Tous ont baisé la main du Roi, sauf le Cid, qui dit :

« Vous êtes héritier, Alfonse, nul ne songe à le nier. Mais jurez, s'il vous plaît, Seigneur, et douze des vôtres, ceux de votre choix, qu'à la mort de don Sanche vous n'avez pas

participé ; car le peuple vous en soupçonne. »

A Sainte-Agueda de Burgos, le Cid prit le serment des gentilshommes et le serment d'Alfonse, sur une serrure de fer et une arbalète de bois. Les paroles sont si violentes que le bon Roi tremble :

« Que des vilains te tuent, Alfonse, et non des gentilshommes ; des vilains des Asturies d'Oviedo et non de Castille ; qu'ils te tuent avec des aiguillons, non avec des lances ou des piques ; avec des couteaux à manches de corne, non avec des poignards dorés ; qu'ils aient des sandales de cuir cru, non des chaussures à lacets ; qu'ils aient des cabans et non des manteaux de drap fin, des chemises de chanvre et non des chemises brodées ; qu'ils chevauchent des ânes, non des mules et des chevaux ; qu'ils te tuent en rase campagne, non dans une ville ou un hameau et qu'ils tirent ton

cœur vivant de ton côté gauche, si tu ne réponds la vérité à ma demande ! As-tu pris part, Roi, ou quelqu'un des tiens, à la mort de ton frère ? »

Les douze chevaliers jurèrent, mais le Roi demeura confus, épouvanté. Alors un de ses conseillers lui dit à voix basse :

« Jurez, bon Roi, n'en tenez nul souci ; car jamais Roi ne fut traître, ni Pape excommunié. »

Alors le Roi répondit :

« Je jure la même chose. »

Le Cid mit genou en terre et, devant tous, il parla ainsi :

« Hier, je ne vous ai pas baisé la main ; je vous la baise aujourd'hui. Je devais bien cela au Roi don Sanche, dont je fus le vassal fidèle ; j'aurais passé pour parjure, si je ne l'avais pas fait. »

Mais le Roi l'interrompit avec colère :

« Cid, tu as pris le serment de celui

dont tu devais baiser la main. Va-t-en de ma terre, Cid, mauvais chevalier, et n'y reviens pas d'une année.

— Il me plaît, Roi, que tel soit le premier ordre que tu donnes de ton règne. Tu m'exiles pour un an ; moi je m'exile pour quatre. »

Le Cid partit pour l'exil avec trois cents cavaliers, tous gentilshommes, tous jeunes ; aucun n'avait de cheveux blancs ; tous portaient au poing des lances bien fourbies, tous portaient des boucliers avec des houppes vermeilles. Et la terre ne manqua jamais au bon Cid où asseoir son camp.





II

L'EXIL





la sortie du Vivar, une corneille vola à sa droite ; à la sortie de Burgos, une corneille vola à sa gauche. Les bourgeois et les bourgeoises se mirent aux fenêtres, pleurant les larmes de leurs yeux, mais nul n'osait le convier à cause de la colère du Roi Alfonse. Le Cid alla à sa maison et il trouva la porte fermée, ainsi l'a ordonné le Roi. S'il ne l'enfonce par force, personne ne lui ouvrira. Les gens du Cid appellent à haute voix, ceux au dedans ne répondent pas une parole. Rodrigue dégage son pied de l'étrier

et heurte la porte ; la porte ne s'ouvre pas, car elle est bien fermée. Alors une petite fille de neuf ans parut et lui dit :

« De bonne heure, Cid, vous avez ceint l'épée. Le Roi a envoyé son commandement bien scellé que nous ne devons ni vous ouvrir ni vous accueillir. Nous y perdrions notre avoir, nos maisons et les yeux de notre face et nos âmes et nos corps. A notre malheur, bon Cid, vous ne gagneriez rien. Puisse le Créateur vous protéger et ses Vertus Saintes. »

Le Cid s'éloigne de sa porte et chevauche à travers Burgos jusqu'à Sainte-Marie où il met pied à terre, ploie le genou et fait une prière de cœur. Puis il va camper à Arlanzon, mon Cid Ruy Diaz, sur la terre, personne n'ayant voulu lui ouvrir la porte de son logis.





III

LES COFFRES



Don Rodrigue de Vivar était avec doña Chimène ; il parlait de son exil injuste, qu'ordonne Alfonse. Les envieux se réjouissent, la Castille pleure, car il la laisse orpheline.

La majeure part de ses biens, le Cid l'a dépensée à la guerre ; il ne possède plus assez d'argent pour entreprendre le voyage. Il invite deux Juifs et les fait asseoir à sa table, il les traite amicalement et leur demande mille florins. En gage il leur livre deux coffres remplis d'argent ; et si,

d'ici un an, il n'a pas remboursé sa dette, ils pourront les vendre et se payer, intérêt et principal. Les coffres fermés ne contiennent que du sable, mais, confiants dans le Cid, les Juifs lui prêtent deux mille florins.

« O nécessité infâme, à combien d'actions mauvaises tu obliges les hommes d'honneur! Roi Alfonse, mon Seigneur, tu prêtes l'oreille aux traîtres, et aux chevaliers loyaux tu fermes tes oreilles et tu interdis ton palais. Demain je gagnerai, à la frontière, quelque petit château où mes gens puissent trouver place. Ceux que j'emmène à mon service sont orgueilleux, et les quatre parties du monde, ils les tiendraient pour une étroite demeure. Mes étendards flotteront aux créneaux ; les cavaliers à qui on a fait affront y trouveront un refuge. J'élargirai avec moi tes royaumes ; et les terres que je conquerrai seront la Nouvelle Castille. »



IV

LA SÉPARATION





Saint-Pierre de Cardeña le Cid prit ses filles dans ses bras et les pressa sur son cœur, car il les aimait beaucoup ; et il pleura et soupira :

« Chimène, ma femme accomplie, autant que mon âme je vous aime. Vivants, il faut nous séparer ; je m'en vais et vous demeurerez abandonnée. Plaise à Dieu et à sainte Marie que je puisse, de mes mains, marier mes filles, et qu'il me soit accordé encore quelques jours de bonheur et de vie. »

Alors doña Chimène s'agenouilla

devant l'autel, priant Dieu de protéger du mal le Cid Campeador, et Rodrigue dit à l'abbé don Sanche :

« Je vous laisse cinquante marcs ; je ne veux pas faire tort d'un denier au monastère. Pour Chimène, je vous donne cent marcs ; servez-la cette année, elle, ses filles et ses dames. Je vous les recommande, abbé don Sanche. Pour un marc que vous dépenserez, j'en donnerai quatre au monastère. »

Le Cid embrasse Chimène, Chimène lui baise la main. Ils pleurent et ils se séparent l'un de l'autre, comme l'ongle de la chair.





V

VALENCE



Le noble Cid entra dans le royaume de Tolède où régnait Ali Maimon et lui prit sept mille captifs. Le Roi Alfonse s'irrite car Ali Maimon est son ami.

Rodrigue gagne beaucoup de batailles, assiège et force des châteaux, lève tribut sur les Rois. Conquérant en domaine de Mores, dormant le jour et marchant la nuit, le Cid a passé trois ans à combattre. Les Gens de Valence n'osent pas sortir ; le Cid coupe leurs vergers et leur enlève le

pain, tant qu'à la fin ils demandent secours au Roi de Maroc.

Rodrigue sort un jour de Murviedro ; il arrive au matin sur les terres de Mont-Real et envoie des messages dans l'Aragon, la Navarre et la Castille, que tous ceux qui ont envie de chevaucher viennent à lui ; car il va mettre le siège devant Valence. Qu'ils se joignent à son armée de bonne volonté, non contraints ; le Cid les attendra trois jours à Canal de Celfa.

De toutes parts des royaumes chrétiens les cavaliers répondent au Cid. Toutes les troupes assemblées, il se jette sur Valence ; il tient la ville étroitement assiégée ; personne ne peut entrer, personne ne peut sortir. Au dixième mois la ville lui fut livrée.

Quand le Roi de Maroc apprit la nouvelle de la chute de Valence et que nul ne l'avait secourue, il leva trente mille hommes de guerre et livra bataille dans les vergers. Le Cid à la

longue barbe le défit en le poursuivant jusqu'à Jativa en débandade. Au passage du Jucar, maint More but l'eau de la rivière, couché sur le dos et contre son gré. Rodrigue retourne à Valence, riche de butin, et y établit évêque don Hiéronyme, homme de grande prudence et de savoir.





VI

ALVAR FAÑEZ



Le Cid envoie à Alfonse l'ingrat cent magnifiques chevaux richement caparaçonnés, cent Mores, ses esclaves, qui les mènent par la bride, cent clefs de villes et de châteaux qu'il a conquis et les Rois qu'il a vaincus. Et il dit à Alvar Fañez :

« Allez vers les Sarrasins, prenez soin des blessés, enterrez les morts ; dites-leur ma volonté et que, terribles dans la guerre, nous sommes doux dans la paix. Je ne prendrai pas leur bien, je ne prendrai pas leurs filles pour concubines ; car je ne veux point d'autre femme que la mienne, Chi-

mène, qui est à Saint-Pierre de Cardeña. Et je vous ordonne, Alvar Fañez, si j'ai pouvoir de vous commander, d'aller la trouver ainsi que mes filles et de leur porter trente marcs d'or afin qu'elles puissent venir à Valence. Vous remettrez trente marcs d'argent à don Sanche, abbé de Saint-Pierre, pour orner l'autel, et au noble Roi Alfonse vous conduirez les chevaux, les esclaves et les Rois. Aux deux honorables Juifs Raquel et Vidas vous compterez deux mille florins qu'ils m'ont prêtés sur gage, quand je suis parti. Les coffres étaient pleins de sable, priez-les de me pardonner : j'avais enfermé dans ces coffres l'or de ma parole. Payez l'intérêt de ma dette pour le temps où j'ai gardé l'argent. Et vous, Martin Antolinez, vous accompagnerez Alvar et vous raconterez mes actions à Chimène. »

Ainsi parla le Cid, lorsqu'il eut conquis Valence.

VII

L'OFFRANDE



ALVAR Fañez arrive à Burgos, conduisant au Roi les captifs et les chevaux, les dépouilles et les richesses. Il s'agenouille devant le Roi et dit :

« Puissant Roi Alfonse, que votre grandeur reçoive, d'un chevalier exilé, la volonté et l'offrande. Rodrigue de Vivar, chassé par l'envie de sa maison et de sa terre, a gagné ces richesses sur les Mores, au prix de son sang. Avec son épée, en deux ans, le Cid t'a gagné plus de terres que ne t'en laissa ton père, le Roi Fernand. Ne

l'accuse pas d'orgueil s'il paie ses dettes à son Roi avec le tribut d'autres Rois. Toi, son maître, tu lui as enlevé sa maison ; il est pauvre maintenant et il te paie avec le bien d'autrui. Aie confiance, il accroîtra ta puissance aussi longtemps qu'il tiendra en main son épée Tizona, et entre ses genoux Babieca. »

Alors un comte se leva et dit au Roi :

« Ne crois pas à ces paroles ; elles cachent des pièges. Rodrigue est outrecuidant ; demain peut-être, il viendra te narguer lui-même à Burgos. »

Alvar Fañez enfonça son bonnet et, bégayant de rage, répondit au comte :

« Que personne ne parle ! En l'absence du Cid, je suis le Cid moi-même ; et ma faiblesse, sa force la soutient, de Valence. Et toi, Roi, qui te nourris de mensonges, fais une muraille de ces mensonges, et tu verras comme elle te défend. Pardonne-moi, don Alfonse, ma colère et l'oubli où je

tombe du respect qui est dû à ton sang. Donne-moi, si tu le veux bien, les chers gages du Cid, Chimène et ses filles. Tu vois, je t'offre leur rançon comme si elles étaient prisonnières. »

Le Roi Alfonse se lève ; il prie Alvar Fañez de se calmer et tous deux se rendent chez Chimène.





VIII

L'ENTRÉE A VALENCE



Le Cid chevaucha au devant de Chimène et de ses filles. Chimène se jeta à ses pieds.

« Merci, Campeador, vous m'avez sauvegardée de toute honte. Je vous amène vos filles ; avec l'aide de Dieu et la vôtre, elles sont bien élevées. »

Le Cid les embrassa toutes trois et dit :

« Vous, ma femme chérie et honorée, et vous mes filles aimées, mon cœur et mon âme, entrez avec moi dans la ville de Valence, l'héritage que je vous ai gagné. »

La mère et les filles baisèrent ses mains et entrèrent à Valence en grand honneur. Le Cid les fit monter au plus haut point de l'Alcazar ; leurs beaux yeux regardent la cité étendue à leurs pieds ; de l'autre côté, elles voient la mer, et au loin les vergers épais et spacieux. Elles joignent les mains pour remercier le Créateur, car la conquête est magnifique. L'hiver s'en va et le printemps frappe à la porte.





IX

LE MORE



REGARDE, regarde, un More vient par la route, chevauchant à la genette une jument baie ; il porte des brodequins de Maroc, des éperons d'or, un bouclier devant la poitrine, un javelot à la main. Il contemple Valence et dit :

« Sois-tu brûlée du mauvais feu ! Jadis tu appartenais aux Mores et les chrétiens t'ont gagnée. Si ma lance ne ment pas, tu retourneras aux Mores ; ce chien de Cid, je le prendrai par la barbe ; sa femme Chimène sera ma

captive ; sa fille sera ma maîtresse ; et quand je serai rassasié d'elle, je la livrerai à mes soldats. »

Le bon Cid n'était pas si loin qu'il n'entendît ces paroles.

« Venez ici, ma fille, quittez votre robe de tous les jours, mettez votre robe de Pâques. Retenez ici ce More, fils de chien, pendant que je selle Babieca et que je ceins mon épée. »

La demoiselle très belle parut à la fenêtre et le More, quand il la vit, lui parla de la sorte :

« Allah te garde, Madame !

— Dieu vous garde, Seigneur, soyez bienvenu. Voici sept années, Roi, sept années que je vous aime.

— En voici autant, Madame, que vous régnez dans mon cœur. »

Comme ils prononçaient ces mots, le Cid arriva.

« Adieu, adieu, Madame, ma belle amoureuse, car, de Babieca, j'ai entendu le galop. »

Où la jument baie pose le pied, Babieca pose son sabot. Sept fois ils tournent autour d'un ciste ; la jument qui est légère prend de l'avance et atteint le bord de la rivière où est une barque. Le More en l'apercevant se réjouit, il pousse de grands cris et appelle le marinier. Le marinier est prompt, il amène la barque. Quand le Cid arriva, il trouva le More embarqué et, de le voir sauf, il mourait de tristesse. Alors, possédé de fureur, il jeta contre lui sa lance en criant :

« Recevez-la, mon gendre, recevez cette lance. Il viendra un temps où elle vous sera précieuse. »



LES COMTES DE CARRION





I

LES FILLES DU CID





ES comtes de Carrion, considérant ce que vaut Rodrigue de Vivar et que sa gloire augmente à chacune de ses actions, demandent au Roi don Alfonse de les marier à ses filles ; c'est un bien digne d'estime que de devenir gendre du Cid. Le Roi lui envoie un message qu'il se rende à Requeña pour traiter cette affaire. Rodrigue, au reçu de la nouvelle, en fait part à

Chimène ; car, en de telles conjonctures, l'avis des femmes est bon. Elle répond au Cid :

« Il ne me plaît guère d'entrer en alliance avec les comtes, quoiqu'ils soient de haut lignage. Mais agissez, Rodrigue, comme il vous semblera opportun ; il n'est pas besoin de conseil là où le Roi se trouve, et vous-même. »

Rodrigue va donc à Requeña et le Roi s'y rend aussi, en compagnie des comtes, pour que le Cid les voie et leur parle. La messe chantée, devant le Roi et les grands, par don Hiéronyme évêque, le Roi dit au Cid avec gravité :

« Vous savez bien, don Rodrigue, que je vous porte beaucoup d'amour et que je prends souci de ce qui vous touche. J'ai fait ce voyage pour traiter une affaire dont il importe que je vous parle. Les comtes de Carrion m'ont prié de vous décider à leur

donner vos filles en mariage ; ils seront très reconnaissants de cette grâce ; car avec raison ils estiment hautement les filles d'un tel père. Ils briguent votre amitié, ils attendent un bon accueil, ils aiment ce qui vous appartient, ils respectent votre sang. »

Le Cid remercia le Roi de sa sollicitude, le supplia d'user à son gré de lui-même, de ses filles et de ses biens ; il ajouta qu'il ne marierait pas ses filles, mais les donnerait au Roi pour qu'il les mariât selon son bon vouloir. Le Roi ordonna de leur payer, le jour de leurs noces, huit mille marcs d'argent et il confia les jeunes filles à leur oncle, le bon Alvar Fañez, jusqu'à ce temps. Ensuite le Roi appela les comtes de Carrion, Diego et Fernand, et leur commanda de baiser les mains du Cid Ruy Diaz et de lui rendre hommage. Ainsi firent-ils devant le Roi et les Grands, et le Cid s'en retourna avec les comtes à

Valence où les noces furent célébrées.

L'évêque remplit son office, il donna les bénédictions ; les fêtes durèrent trente jours ; il y eut des jeux de cannes, de taureaux et des danses. Le Cid distribua de riches présents aux comtes et aux principaux du royaume et il ceignit ses gendres de ses épées Tizona et Colada ; car celui qui est grand dans ses actions a coutume d'être grand en toutes choses.





II

LE SOUDAN



La renommée du Cid atteignit jusqu'aux confins de la Perse ; et le Soudan, quand il eut appris ses hauts faits, résolut de lui envoyer des présents. Il chargea une caravane de chameaux d'écarlate, de pourpre, de soie, d'or, d'argent, d'encens, de myrrhe et de beaucoup d'autres richesses ; il confia l'ambassade à un de ses parents, parmi ceux de sa maison et de sa table.

« Tu diras au Cid Ruy Diaz que le Soudan le salue, qu'il a grande envie

de recevoir de ses nouvelles et, par la vie de Mohammed et ma tête royale, que je lui donnerais volontiers ma couronne pour le voir dans ma terre. Qu'il accepte de ma grandeur ces humbles dons en signe de mon amitié, qui durera jusqu'à la mort. »

Le More se mit en route et arriva bientôt à Valence, demandant audience au Cid. Le Cid sortit de la ville pour l'accueillir avant qu'il mît pied à terre, et quand le More le vit, il tomba dans un tel trouble et commença de trembler si fort qu'il ne put prononcer une parole. Le Cid le prit par la main :

« Bienvenu sois-tu, More, bienveuu dans ma ville de Valence. Si ton Roi était chrétien j'irai lui rendre visite. »

Devisant ainsi, ils entrèrent tous deux dans la ville, où les bourgeois leur firent fête. Le Cid lui montra sa maison, ses filles et Chimène. Le More fut étonné de tant de richesses

et, après quelques jours de réjouissances, il demanda congé de regagner son pays. En retour de ses dons le Cid envoya au Soudan diverses choses qui ne se trouvent pas dans ses États. Et quand le More fut parti, Rodrigue, Chimène et ses filles rendirent grâces à Dieu.





III

LE LION





YANT fini de manger, le visage dans les mains, le Cid sommeille sur son banc richement orné. Bermudo le bègue, courageux au combat, et ses gendres Diego et Fernand gardent sa sieste. Ils disent à voix basse des bouffonneries et rient doucement, un doigt sur les lèvres. Soudain des cris éclatèrent, dont retentissait le palais : « Attention ! le lion s'est échappé de sa cage ! Maudit soit qui l'a lâché ! »

Don Bermudo ne se troubla pas,

mais la peur glaça le rire des deux frères qui se consultaient en secret. Le cadet Fernand Gonzalez se cacha derrière le Cid, à plat ventre sous le banc ; Diego, l'aîné des deux, se réfugia en un lieu si infâme qu'on ne peut le nommer. La foule entre, poussant des cris ; le lion pénètre à son tour, rugissant ; Bermudo l'attend, l'épée à la main. Mais le Cid ayant parlé, le fauve, comme par miracle, se mit à ramper devant lui, humble et remuant la queue. Le Cid en ressentit de la joie ; il lui passa les bras autour du cou et le conduisit à la ménagerie, en le caressant. Le peuple stupéfait regardait ces choses, n'ayant pas considéré que tous deux étaient des lions ; mais le Cid l'emportait en bravoure.

De retour à la salle il s'informa de ses gendres, devinant leur couardise. Bermudo répondit :

« En voici un qui s'est caché à plat

ventre pour voir si le lion est mâle ou femelle. »

Alors arriva Martin Pelaez, le vaillant Asturien, disant à haute voix :

« Bonne nouvelle, Seigneur, on l'a retiré. »

Le Cid interrogea :

« Qui donc ? »

Martin Pelaez repartit :

« L'autre frère, qui s'est précipité, dans sa terreur, où ne se hasarderait pas le diable. Regardez-le, Seigneur, mais de loin ; car on ne peut l'approcher qu'à l'abri d'un brûle-parfums. »

Emporté de colère, Rodrigue, trop outré pour parler, trop outré pour se taire, éleva enfin la voix et se prit à insulter ses gendres :

« Je donnerais beaucoup pour ne pas avoir vu ces lâches actions. Armés, pourquoi avez-vous fui tous deux ? Vous avez demandé au Roi mes filles, croyant valoir quelque chose ; je vous les ai données, accomplissant non ma

volonté, mais celle du Roi. Sont-ce donc là les gendres qui garderont ma vieillesse ? »

Les comtes furent fâchés de ces paroles et, à partir de ce jour, ils haïrent le Cid.





IV

AVANT LA BATAILLE



Si, frappé de mortelles blessures, je trouve la mort à la guerre, portez-moi, ma Chimène, à Saint-Pierre de Cardeña. Que le chemin vous soit facile ! Creusez ensuite ma fosse près de l'autel de saint Jacques, rempart de mes combats. Ne pleurez pas, de peur que mes gens, voyant que mon bras leur manque, ne fuient et n'abandonnent ma terre. Que les Mores ne trouvent pas de faiblesse dans votre cœur, mais que, ici, bruissent les armes et que là, on célèbre mes funérailles. Mon épée, ornement de

mon poing droit, qu'elle demeure à ma droite et ne tombe pas aux mains d'une femme.

« Et si Dieu veut que ma jument Babieca, sans son maître, vienne hennir à votre porte, ouvrez-lui et caressez-la, donnez-lui sa ration entière, car celui qui sert un bon maître en attend bonne récompense.

« Que votre propre main, Chimène, me revête de la cuirasse, de l'épaulière et des grèbes, du brassard, du casque et des gantelets, m'offre la lance et le bouclier et me chausse les éperons. Avant que le jour pointe et que les Mores me donnent de l'ouvrage, bénissez-moi, Chimène, et puisse le Ciel vous protéger. »

Ainsi parle le Cid avant de livrer bataille à Bucar. Plaise à Dieu que l'issue en soit heureuse !





V

LE ROI BUCAR



Le Cid tint conseil sur l'arrivée du Roi Bucar devant les murs de Valence. Par la porte sont entrés ses gendres et il les fait asseoir à sa main droite, lui tremblant d'ardeur, eux tremblant de lâcheté. Le bruit des tambours, des fifres et des trompettes annonce la venue des Mores et Rodrigue, suivi des siens, monte sur une tour aussi haute que ses pensées, qui atteignent les étoiles. D'entre les créneaux, cependant que ses gendres tremblent, il observe l'armée de Bucar. Il fait monter sa femme et ses filles à l'Al-

cazar ; elles voient les tentes dressées :

« Qu'est ceci, Rodrigue ? Que Dieu nous protège !

— Ne craignez rien, Chimène, vous assisterez au combat ; vous saurez, de vos yeux, comment on gagne son pain. »

Un serviteur avertit le Cid qu'un messager du Roi s'est présenté, et il descend pour le recevoir.

« Le Roi Bucar, mon maître, dit le messager, a quitté sa terre pour réparer le grand tort que tu fis aux Mores. Il te réclame Valence et, puisque tu ne l'abandonnes pas, te convie à la bataille et te somme de la défendre. »

Le Cid répond joyeusement :

« Valence m'a coûté cher ; je ne pense pas en sortir, car j'ai souffert, pour la gagner, beaucoup de travaux et de peines. Je la dois à Dieu seul et au sang de mes parents et de mes amis. »

Le messager porte la réponse à son maître et le Cid prend les mesures

pour le combat ; connaissant la couardise de ses gendres, il leur ordonne de rester dans la ville et de ménager leurs forces ; mais eux, confus de cet affront, prétendent l'accompagner au péril.

Au son du fifre et des tambours la bataille commence. Rodrigue conduit l'avant-garde et offre le combat ; les deux armées s'investissent ; le Cid fait captifs, après une lutte sanglante, dix-huit Rois, et il les aurait tous pris s'ils n'avaient fui. Il remporte la victoire et rentre à Valence, au milieu des acclamations ; plein de joie et de contentement, il embrasse sa Chimène.





VI

LA TRAHISON



Les deux frères, comtes de Carrion, Diego et Fernand, se sont concertés pour faire affront au Cid et ils ont ourdi une grande trahison. Ils lui disent qu'ils veulent retourner dans leurs terres et demandent leurs femmes au Cid qui les leur donne.

« Mes gendres, songez à traiter mes filles comme des dames nobles et d'honneur, car je vous les ai accordées pour femmes. »

Tous les deux le promettent et par-

tent ; le bon Cid, avec tous ses cavaliers, les accompagne. Par les vergers et les jardins ils vont devisant et riant ; pendant l'espace d'une lieue, le Cid les a accompagnés, puis il prend congé en versant des larmes.

Comme un homme qui soupçonne la grande trahison ourdie, il commande à Alvar Fañez de les suivre. Et les comtes s'éloignent, chevauchant très vite.

Ils sont arrivés sur une sombre montagne peuplée de vieux arbres ; ils laissent marcher au devant leurs gens, à bon intervalle. Diego et Fernand restent seuls avec leurs femmes ; ils sautent de leurs chevaux et leur enlèvent la bride ; leurs femmes qui voient cela poussent un grand gémissement ; ils les font descendre de leurs mules et les mettent nues, toutes deux, comme les enfanta leur mère et les attachent solidement à deux chênes. Chacun d'eux fouette sa femme avec

la bride de son cheval; le sang qui coule baigne la terre. Puis, non contents de les avoir battues, ils les abandonnent là.





VII

LE BERGER



Sur un mont sauvage, mises nues par trahison, le monde contemple deux étoiles, doña Elvira et doña Sol, filles de Chimène Gomez et du Cid Campeador. Comtes, vous avez agi aveuglément ; vous liez les mains de deux femmes, vous laissez libres celles du vengeur. Ah ! durs chênes, solitude, ronces ! Celui qui se fie au monde, comme il rêve !

Elles demandent justice au ciel, les filles du Cid. Attachées à des chênes, elles poussent des cris à faire pitié et

nul ne leur répond que l'écho de leurs voix. Elles souffrent du mépris et de l'affront, non de leurs plaies ; car, pour les femmes, c'est douleur de mort qu'une injure.

Au bruit de leurs lamentations vient un berger et, transi de peur, il n'ose approcher. Elles l'en conjurent :

« Par Dieu, nous te prions, homme, d'avoir compassion de nous. Que ton troupeau croisse sans cesse ; que l'eau ne lui manque jamais en été ; que le soleil et la gelée ne sèchent pas l'herbe ; que tu voies grandir tes petits-fils bénis ; que tu peignes tes cheveux blancs, ignorant le dommage et la douleur. Délivre-nous, puisque tes mains ne sont pas, comme celles qui nous attachèrent, des mains de crime et de trahison. »

Alors arriva Alvar Fañez qui suivait les comtes. Il délia ses nièces, plein de colère, et les couvrit de sa cape, car elles étaient toutes nues à

l'air, cependant que la nuit tombante étendait pieusement son manteau. Ils allèrent se reposer dans la hutte du berger qui, à la pointe du jour, le lendemain, porta les nouvelles au Cid.





VIII

LE VŒU



ELVIRA, lâchez mon poignard, doña Sol, éloignez-vous, ne me tenez pas le bras, lâchez-moi, doña Chimène, n'essayez pas de m'ôter la colère, n'essayez pas d'atténuer ma honte ; toute ma vie est tachée.

A mes filles, comtes traîtres, à mes filles honorées, chiens, vous avez fait un terrible affront. Moi qui vous les avais livrées, vêtues de robes magnifiques ! Je vous ai donné mes épées Tizona et Colada, le meilleur de mon bien ; de deux mille maravédis je me

suis endetté à Valence. Je vous ai donné les chaînes d'or de l'Arabie, travaillées d'un art merveilleux, que m'envoya le Roi de Perse par une ambassade, et des manteaux de drap fin doublés de peluche. Et en paiement de ma confiance, vous me renvoyez mes filles, comtes, fouettées sans vergogne, leurs blancs corps mis à nu, leurs belles mains liées, leurs chevelures dénouées, leurs tristes chairs ouvertes.

Je fais ce vœu au Pêcheur qui gouverne notre église (et qu'il m'accueille mal si j'y manque, quand je retournerai à Cardeña) : à Fromenta et à Carrion, à Torquemada et à Valenzuela, villes de vos comtés, je ne laisserai pas pierre sur pierre. »





IX

LE DÉPART POUR TOLÈDE



Au moment où l'aube réjouit la terre, six trompettes sonnèrent à Valence : don Rodrigue de Vivar, le bon Cid, s'apprête à partir pour Tolède où l'attend le Roi. La noble Chimène lui tient l'étrier et parle ainsi :

« Seigneur, le sang de mon père, ce comte que vous avez tué en tout honneur, vengez-le ; car il est noble. Vous allez à la cour, bon Cid ; nos gendres et leurs amis auront, pour prévenir le Roi, inventé des mensonges, comme les lâches ne manquent jamais de

le faire. N'acceptez du Roi Alfonse ni excuses, ni prières, ni dons ; une injure se couvre mal avec le fard des discours. Songez à vos filles attachées aux chênes dont les feuilles tremblent de douleur à leur voix. Dieu vous garde où vous allez ! Vos ennemis sont cruels, couards et traîtres. N'entrez pas, Seigneur, en lutte avec eux ; ne les honorez pas de votre épée. Celui qui a vaincu tant de Rois ne s'abaisse pas à de tels hommes ; les hennissements de Babieca en ont vaincu de meilleurs. Faites-vous rendre vos deux épées Tizona et Colada et confiez-les à Bermudo et à Ordoñez : ils combattront en votre lieu. »

Le Cid répond :

« Qu'il en soit ainsi, Chimène ! »





X

LA COUR DE JUSTICE



Le Roi a établi trois cours de justice, toutes trois en une saison ; la première siège à Burgos, l'autre à Leon et la troisième à Tolède où sont les gentilshommes, pour faire droit à chacun, au petit et au grand. Il donne trente jours, pas un de plus, non. Celui qui se présente le trente-et-unième sera déclaré traître. Vingt-neuf jours ont passé ; les comtes arrivent ; trente jours ont passé ; le bon Cid ne vient pas, non. Ainsi parlèrent les comtes :

« Seigneur, déclare-le traître. »

Le Roi leur répondit :

« Je ne ferai pas cela, non. Le bon Cid est un chevalier qui a gagné beaucoup de batailles ; dans toutes mes cours, il n'y en a pas un de meilleur. »

A ce moment, le bon Cid arriva avec trois cents cavaliers, tous gentilshommes, tous vêtus du même drap et de la même couleur, sauf le Cid qui portait un burnous ; le burnous était blanc ; Rodrigue paraissait un empereur et le cabasset, sur sa tête, luisait comme le soleil.

« Dieu vous garde, bon Roi, Dieu vous garde, vous autres. Je ne parle pas des comtes qui sont mes ennemis. »

Alors les comtes tinrent ce discours :

« Nous, nous sommes fils de Rois, neveux d'Empereur. Méritions-nous d'épouser les filles d'un rustre ? »

Le Cid parla. Écoutez bien ce qu'il dit :

« Je vous ai invité à dîner, bon Roi, vous avez accepté, et quand on a levé les nappes, vous m'avez prié de marier

mes filles aux comtes de Carrion. Je vous ai répondu avec respect et amour que je le dirais à leur mère, leur mère qui les enfanta. J'ai demandé conseil à leur nourricier qui les éleva. Il m'a dit, le nourricier : « Bon Cid, n'y « consentez pas, non. Car les comtes « sont très pauvres et possèdent beau- « coup d'orgueil. » Mais, pour ne pas vous contrarier, bon Roi, je leur ai accordé mes filles. Les noces ont duré trente jours ; elles n'ont pas duré plus, non. J'ai abattu cent têtes de mon meilleur bétail ; les poules et les chapons, bon Roi, je ne les compte pas, non. »





XI

LES ÉPÉES DU CID





Tolède, le Roi ordonne que l'on tende le mur du palais de Galiana de brocard et le plancher de velours. Près du trône on plaça un banc pour Rodrigue et, lorsque tous furent assis, le Roi parla ainsi :

« Que tous se taisent, nobles et hommes de bonne lignée. Vous, Cid, portez votre plainte ; vous, comtes, défendez votre cause ; justice sera rendue. J'ai désigné six Alcades de ma maison et de mon conseil ; qu'ils jurent tous ensemble sur les Évan-

giles d'écouter les deux parties et, ayant entendu, de juger sans passion, sans amour, sans crainte. »

Le Cid se leva aussitôt et, sans attendre plus longtemps, il dit :

« Voici des années, ô Roi, qu'à votre service je n'ai vu le fil de mon épée net de sang, et la pauvre Chimène, née sous un signe contraire, vous l'avez rendue veuve de son mari comme je l'avais faite orpheline de son père. Elle pleurait mon absence et la moitié du lit vide pendant que j'abattais mille étendards moresques. J'ai mis en fuite plus de croissants que le soleil n'a duré de siècles.

« Souvenez-vous, Roi, que j'ai marié mes filles contre ma volonté, la volonté de Chimène et de toute ma maison ; et c'est pour vous agréer qu'on a célébré ces noces amères. Et j'ai donné aux comtes de Carrion mes deux épées.

« Où êtes-vous, mes épées bien-aimées ? Où êtes-vous, mes épées

chères ? Chères non d'avoir été achetées à prix d'argent ou d'or, mais chères d'avoir été conquises à la sueur de ma face. Au Roi more de Maroc je vous ai prise, Tizona ; et au comte de Barcelone je vous ai ravie, Colada, à l'assaut des châteaux de Brianda. Ces joyaux précieux, quel péché les a fait tomber aux mains des comtes, mes gendres, où ils se rouillent ? »

Le Cid réclame ses épées Tizona et Colada ; le Roi regarde les comtes qui ne trouvent aucune bonne raison pour leur défense. Les Juges leur ordonnent de rendre sur le champ les épées à Rodrigue. Les comtes, malgré leur crainte, ne désirent pas les rendre. Le Roi dit :

« Discourtois, remettez-les à leur maître, car il a su les gagner sur les mores de Maroc. »

Le Cid recouvre ses épées ; puis il réclame deux mille marcs d'argent et tous les bijoux donnés pour le mariage.

Unanimement, les juges ont condamné les comtes à rembourser. Les comtes espèrent en être quittes pour l'argent, mais le Cid commence de nouveau, les yeux enflammés, le visage jaune comme la gaude, à demander réparation de l'injure :

« Mes gendres, comtes félons, vous avez dépouillé mes filles des riches robes dont je les avais revêtues ; vous les avez fouettées et abandonnées dans la rouvraie. Vous avez offensé, en vos femmes mêmes, mon sang. Donc, je vous défie, comtes, pour votre honneur et pour le mien ; car la tache de l'honneur ne se lave qu'avec du sang. »

Alors le Roi décida, sans plus d'audience et avec l'assentiment de toute la Cour, que les comtes de Carrion et leur oncle Suer Gonzalez, qui avait ourdi la trahison, lutteraient, conformément au défi, avec trois écuyers du Cid. Ceux qui remporte-

raient la victoire auraient pour eux le bon droit. Les comtes sollicitèrent un délai pour se préparer et le Roi le leur accorda.

Au sortir du palais, comme la nuit tombait, vinrent les messagers de Navarre et d'Aragon ; ils portent des lettres de leurs Rois qui demandent, pour leurs jeunes fils, la main des filles du Cid. Don Ramiro de Navarre demande l'aînée, doña Elvira, et le Roi don Pedro la cadette pour son fils don Sanche, héritier d'Aragon. Plein de joie et de contentement, Rodrigue part pour Valence, ses filles vengées, et il ordonne leur mariage.





XII

LA DÉFAITE DES FÉLONS



Le Roi Alfonse part de Tolède et se rend à Carrion ; car les comtes ne se présentent pas pour lutter contre ceux du Cid. Il arrive à Carrion où il fait dresser ses tentes dans la plaine. Les comtes viennent à lui avec leur oncle Suer Gonzalez ; leurs parents les accompagnent en grand nombre ; ils sont armés de fortes cuirasses et sont convenus entre eux, si l'occasion s'en offre, de tuer les champions du Cid, avant l'entrée en lice.

Ceux du Cid ont vent de la félonie et ils disent au Roi :

« Seigneur, en votre main et en votre merci Rodrigue de Vivar nous a placés ; ne permettez pas que nous soyons trahis ou maltraités. »

Le Roi publie ce ban que celui qui ferait affront ou injustice à ceux du Cid perdrait ses biens et sa tête. Les Infants et leur oncle se présentent au combat suivis d'une foule de gens qui les soutiennent. Le Roi dit à voix haute :

« Infants de Carrion, ce duel, j'avais décidé qu'il aurait lieu à Tolède et non à Carrion. Vous avez prétendu que vos armes vous manquaient ; par courtoisie, je suis venu dans votre ville. Les chevaliers du Cid ont commis leurs vies et leur foi à ma loyauté. Comtes, vous et votre suite, n'entreprenez rien contre eux de déloyal. Car le criminel serait lapidé sur le champ, par mon ordre. »

Ces paroles du Roi furent lourdes aux comtes. Ils l'avaient supplié de ne pas permettre que Colada et Tizona servissent au combat, et avaient essuyé un refus. « Infants, avait-il répondu, je ne peux faire cela ; vous eussiez dû le demander à Tolède ; ici ce n'est plus le lieu. Endossez vos meilleures armes, nul ne vous l'interdit ; soyez fermes de corps, combattez avec vaillance. »

Ils entrent dans le champ clos ; la foule est animée ; ils se préparent, saisissent leurs boucliers, coiffent les morions et frappent de leurs lances qu'ils tiennent au poing. Fernand d'abord attaque Bermudo ; sa lance traverse l'écu, mais n'atteint pas la chair. Bermudo perce l'armure de son adversaire de part en part et le jette à terre par-dessus la croupe de son cheval avec la selle ; le sang jaillit à flot. Bermudo tire Tizona et dit : « Traître, tu vas perdre la vie. » Mais Fernand, reconnaissant l'épée que

porte le bon Bermudo, demande grâce et se confesse vaincu.

Ordoñez est aux prises avec l'autre frère ; ils ont brisé leurs lances et luttent à l'épée. Ordoñez frappe Diego avec Colada, la fine épée, et le blesse de ses coups. Diego pousse de grands cris et pâme ; son cheval l'emporte au-delà du cercle que le Roi a tracé et il est déclaré vaincu comme son frère.

Nuño Bustos et Suer Gonzalez combattent vaillamment ; ils portent des lances fortes et roides à merveille. Suer Gonzalez tombe à terre et Nuño Bustos lui met la pointe de sa lance sur le visage. Mais le père de Suer Gonzalez s'écrie :

« Ne le frappez pas, par Dieu, car mon fils est bien vaincu ; je crois qu'il se meurt. »

Nuño Bustos demande aux arbitres s'il doit en rester là.

« Cela ne vaut rien, disent-ils ; lui-

même doit se reconnaître vaincu, et non un autre. »

Alors Suer Gonzalez avoue sa défaite.

A partir de ce jour, le Roi tient les Infants et leur oncle pour félons. Ils s'enfuirent de leur terre où ils ne parurent jamais plus, et jamais plus ils ne levèrent la tête. Les champions du Cid reçurent beaucoup d'honneurs et de richesses et retournèrent à Valence où le Cid ordonna, pour les accueillir, de grandes fêtes qui durèrent huit jours.



LA MORT DU CID



I

SAINT PIERRE





E Cid était très dolent, fatigué de ses travaux, fatigué de tant de guerres. On lui apporta des nouvelles qui le mirent en souci : le Roi Bucar, le More puissant, arrivait sous Valence accompagné de trente Rois et de beaucoup de gens de guerre, gens de pied et de cheval.

Le Cid était couché sur son lit, plein d'angoisse ; il suppliait le Dieu du

Ciel qu'il le protégeât toujours et le tirât de ce péril, sauf et avec honneur. Soudain, il vit un homme à son côté, le visage resplendissant, blanc comme la neige, et qui répandait une odeur suave. Et cet homme dit :

« Dors-tu, Rodrigue ? Souviens-toi et éveille-toi ! »

Le Cid interrogea :

« Qui êtes-vous ?

— Saint Pierre, le premier des Papes. Je viens te dire, Rodrigue, ce à quoi tu ne penses pas : tu vas abandonner ce monde, Dieu t'appelle à l'autre et à cette vie sans terme dont les Saints jouissent. Tu mourras dans trente jours à compter d'aujourd'hui. Dieu t'aime beaucoup, Cid, et il t'a accordé cette grâce de vaincre une fois encore Bucar après ta mort, quand tes gens livreront bataille à ses armées ; et ce sera avec l'aide de l'apôtre saint Jacques. Toi, Rodrigue Campeador, fais amende à tes péchés,

afin que, mort, tu montes à la gloire. Dieu a ordonné tout cela pour l'amour de moi ; car tu as honoré ma maison à Cardeña. »

Quand le Cid l'entendit, il eut une grande joie ; il sauta de son lit et se mit à genoux pour baiser les pieds de l'Apôtre.

« C'est inutile, dit saint Pierre, tu ne m'atteindras pas, Rodrigue, ne t'efforce pas en vain. Mais tiens pour chose certaine tout ce que je t'ai annoncé. »

Ceci dit, le saint Apôtre retourna au Ciel et Rodrigue demeura content, allègre et consolé, rendant grâces à Dieu de ce qu'il lui avait accordé.





II

LE TESTAMENT



Celle qui n'épargne personne, ni les Rois ni les hommes nobles, à moi, établi à Valence, est venue frapper à ma porte et m'a appelé. Étant disposé à la suivre et soumis à sa volonté, je fais ainsi mon testament et dicte ma volonté dernière :

« Moi, Rodrigue de Vivar, nommé le brave Cid Campeador, vainqueur des nations Moresques, je recommande mon âme à Dieu afin qu'il l'admette dans son règne ; et mon corps pétri de terre, je le rends à la

terre. Je veux, après ma mort, qu'on l'embaume et qu'on l'oigne des onguents qui sont dans les flacons que m'envoya le Soudan de Perse ; et, dressé sur Babieca, derrière mon étendard et mes bannières, vous le montrerez au Roi Bucar et à tous ses défenseurs. Ma Babieca, j'ordonne qu'on l'enfouisse et qu'on l'enterre. Que les chiens ne dévorent pas mon cheval qui a si souvent déchiré la chair des chiens... A mes funérailles, que se joignent mes nobles, ceux de mon pain et de ma table, les bons conquérants.

« A la confrérie du riche saint Lazare le Pauvre, je lègue le pré de Vivar avec toutes ses dépendances. Item je prie qu'on ne loue pas de pleureuses pour me pleurer ; les larmes de Chimène me suffisent ; il n'est pas nécessaire d'en acheter d'autres. A Saint-Pierre de Cardeña, près de l'autel du saint Pêcheur, qu'on me creuse

une fosse surmontée d'un tombeau de bronze.

« Item j'ordonne qu'aux deux juifs que j'ai trompés, y étant poussé par le besoin, on compte en argent le poids du sable dont j'ai rempli le coffre. Que le noble Roi don Alfonse, le bon évêque don Hiéronyme et mon fidèle Alvar Fañez soient mes exécuteurs testamentaires. Le demeurant de mes biens, je le distribue aux pauvres qui sont, entre l'homme et Dieu, parrains et intercesseurs. »





III

LA MORT



Le bon Cid gît, trépassé, le Cid qu'on nommait de Vivar ; Gil Diaz, son bon serviteur, a fait ce qu'il a ordonné ; il a embaumé son corps qui se tient très roide. Le visage est beau et vermeil, les yeux ouverts également, la barbe bien peignée ; il ne semble pas mort. Et, pour le dresser ainsi, Gil Diaz a usé d'un artifice : il a mis le corps sur une selle ; une planche soutient les épaules, une autre la poitrine ; elles se joignent sur le côté, engaînant le cadavre jusqu'aux

aisselles, étayant par devant le menton, par derrière la nuque.

Douze jours ont passé depuis la mort du Cid. Ses gens se préparent à la bataille contre le Roi Bucar et sa canaille. A minuit, ils bouclent la selle sur Babieca ; et le cadavre du Cid, tel qu'il est attaché, semble chevaucher, vivant. Il tient à sa main droite son épée Tizona, merveilleusement liée. D'un côté va l'évêque don Hiéronyme de bonne renommée, de l'autre Gil Diaz qui conduit Babieca ; don Pedro Bermudo porte l'étendard du Cid, accompagné de quatre cents gentilshommes qui forment sa garde. Derrière marche Chimène avec six cents cavaliers. Ils avancent silencieusement ; on croirait qu'ils ne sont pas vingt.

Quand ils furent sortis de Valence, le jour clair se montra. Alvar Fañez attaqua le premier, d'une vive ardeur, la grande puissance des Mores que

Bucar commande. Devant lui se trouve une Moresque merveilleusement habile à tirer des flèches avec l'arc de Turquie ; elle est nommée Étoile à cause de son adresse ; elle combat avec cent compagnes très vaillantes ; ceux du Cid les frappent rudement et les laissent mortes à terre.

Le Roi Bucar et les Rois de sa bande regardent étonnés les chrétiens ; il leur semble qu'ils sont septante mille cavaliers, tous blancs comme la neige. Un surtout les épouvante, de plus haute taille, monté sur un cheval blanc, une croix rouge sur la poitrine, un étendard blanc à la main, son épée brillant comme le feu. Parmi les Mores, les uns tombent, blessés à mort, les autres fuient sans attendre. Le Roi Bucar et ses Rois abandonnent le terrain, ils gagnent la mer où sont leurs navires. Ceux du Cid les poursuivent ; plus de dix mille infidèles se noient car, dans leur

grande hâte, ils ne peuvent s'embarquer tous. Vingt des Rois meurent, Bucar sauve sa vie en fuyant. Ceux du Cid regagnent leurs tentes avec beaucoup d'or et d'argent; le plus pauvre devient riche de ce qu'il a gagné dans cette journée.





IV

FUNÉRAILLES



Le Roi Bucar est vaincu, lui et ses alliés, sous la ville de Valence. Le bon Cid mort chevauche Babieca avec les siens à son côté. Il ne porte pas d'armes, mais seulement des vêtements ; ceux qui n'ont pas appris sa mort le croient vif. Chaque fois qu'ils arrivent à l'étape, ses serviteurs le descendent de cheval, et il se tient debout, à califourchon sur la selle.

La bonne Chimène Gomez a envoyé un message aux parents du Cid afin qu'ils viennent lui rendre hommage, et aussi à ses deux gendres qui sont des rois couronnés. En attendant

qu'ils arrivent, Alvar Fañez a voulu mettre le cadavre dans un cercueil fermé, couvert de pourpre, cloué de clous d'or. Chimène n'y consent pas et elle parle de la sorte :

« Le Cid a un beau visage, des yeux nets ; il faut le laisser ainsi ; car mes filles et mes gendres préféreront le voir tel qu'il est là qu'enterré. »

Tous approuvent la volonté de Chimène. Don Sanche et Garcia se sont joints à une demi-lieue d'Olmedo. Le Roi d'Aragon est escorté de cavaliers armés ; ils portent leurs écus pendus à l'arçon, la pointe en bas ; ils sont revêtus de manteaux noirs et montrent beaucoup d'affliction ; ils ont mis des capuchons selon l'usage de Castille. Doña Sol et ses femmes se sont couvertes d'étamine ; elles veulent mener un grand deuil, mais leur mère le défend ; ainsi l'a voulu le Cid et il doit être obéi.

Don Sanche et sa femme arrivent

auprès du Cid et lui baisent les mains; ils s'étonnent de le voir tel qu'il ne semble pas mort mais vif. Don Garcia et sa femme, fille du Cid, lui baisent aussi les mains et pleurent toutes leurs larmes. Le Roi Alfonse est venu de Tolède et il rend beaucoup d'honneurs au corps du Cid glorieux ; il ordonne qu'on ne l'enterre pas, mais qu'on le dresse près de l'autel de Saint-Pierre de Cardeña, la main sur la garde de son épée Tizona.





V

DIEGO GIL



*Saint-Pierre de Cardeña, le Cid est embaumé. Par ordre du Roi Alfonse, on l'a assis sur son escabeau, sa forte et noble personne vêtue de ses habits. Son visage découvert est plein de gravité, sa barbe blanche longue comme il convient à un homme honoré ; sa bonne épée Tizona pend à sa ceinture ; il ne semble pas mort.*

Voici sept ans qu'il est ainsi ; et chaque année on célèbre une fête pour son âme glorieuse ; et beaucoup de gens viennent voir son corps.

Une année, pendant la fête, le corps

du Cid demeura seul, personne ne le gardait. Un juif pénétra dans l'Église et, pensant ne pas être entendu, il parla de la sorte :

« Voici le corps de ce Cid loué par tous. On dit que, pendant sa vie, nul ne lui a jamais tiré la barbe. Je veux la prendre à pleine main, puisqu'il est mort. Je verrai bien si quelque épouvante me frappe. »

Le juif leva la main pour exécuter son projet et, avant qu'il eût atteint la barbe, le Cid avait saisi son épée Tizona et l'avait tirée du fourreau, d'un empan. Le juif tomba de tout son long, évanoui de terreur, et on le trouva là, étendu. On lui jeta de l'eau au visage pour lui rendre les sens et on lui demanda la cause de sa pâmoison. Il raconta ce qui était arrivé et le peuple rendit grâces à Dieu du miracle et de n'avoir pas permis que son serviteur fût souillé par la main d'un juif.

Ce juif se nommait Diego Gil, il entra au service de Dieu en l'église de Saint-Pierre de Cardeña, où il finit ses jours en bon chrétien.

Le corps du Cid demeura embaumé, près de l'autel de saint Pierre, pendant dix années, et la onzième il fut mis dans un tombeau.

FIN

TABLE





TABLE

DEUXIÈME PARTIE

LE ROI FERNAND

QUATRIÈME PARTIE

LA CONQUÊTE DE VALENCE

TABLE

CINQUIÈME PARTIE

LES COMTES DE CARRION

SIXIÈME PARTIE

LA MORT DU CID



OUVRAGES DÉJA PARUS
DANS LA COLLECTION

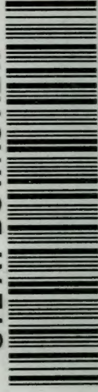
"ÉPOPÉES ET LÉGENDES"

Le Roman de Tristan et Iseut,
La Légende de Guillaume d'Orange,
La Chanson de Roland,
La Vie du Bouddha,
La Légende du Cid Campeador.



ACHEVÉ D'IMPRI-
MER LE 25 JUIN
MIL NEUF CENT
VINGT-DEUX SUR
LES PRESSES DE
JACOUB & AULARD
A PARIS.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 11 08 05 013 3